CHEFS-D'ŒUVRE
DE LA LITTÉRATURE RELIGIEUSE

NICOLE

Le Prisme
Des défauts des gens de bien.
Des moyens de profiter des mauvais sermons.
Pensées sur divers sujets de morale.
Lettres choisies.

Introduction par Henri BREMOND



PARIS
LIBRAIRIE BLOUD ET Cie
7, PLACE SAINT-SULPICE, 7
1909

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

L'Inquiétude religieuse. — Perrin.
Ames religieuses. — Perrin.
L'Enfant et la vie. — Retaux.
Thomas More. — Lecoffre.
Newman. — *Essai de Biographie psychologique.* Bloud et Cie.
Le Charme d'Athènes. — Sansot.
Méditation sur la Sainteté et la Vie des Saints. — Poussielgue.
La Provence Mystique au XVIIe siècle. — Plon.
L'Evolution du Clergé anglican. — Bloud et Cie.

Dans la Collection : « LA PENSÉE CHRÉTIENNE »
Chez Bloud et Cie.

Newman. — *Le Développement du Dogme chrétien.*
Newman. — *La Psychologie de la Foi.*
Newman. — *La Vie chrétienne.*
Gerbet.

Dans la Collection
des CHEFS-D'ŒUVRE DE LA LITTÉRATURE RELIGIEUSE

Gerbet. — *Dernières Conférences d'Albéric d'Assise.*

INTRODUCTION

« C'est méchant signe pour ceux qui ne goûteront pas ce livre » ; la malicieuse indulgence de Nicole ne permettait pas qu'on usât de cette formule trop sommaire et trop dédaigneuse. Il aime d'ailleurs que l'on laisse les gens libres d'admirer ce qu'il leur plaît et de négliger le reste. On peut néanmoins se demander comment ceux qui ne goûtent pas les *Essais de morale* peuvent bien prendre autre chose qu'un plaisir de convention à la lecture de Montaigne. Ceux qui trouvent Nicole ennuyeux l'ont-ils lu, ce qui s'appelle lu et comme il faut lire un moraliste, paisiblement, à petits pas, sous quelque charmille ou le long d'un ruisseau dormant. Vous lui demandez des surprises, des frissons, des éblouissements, des éclairs et des tonnerres. Mais le moyen vraiment d'écrire en coup de vent un traité *sur les moyens de conserver la paix parmi les hommes!* Dites plutôt que ces mêmes problèmes sont pour vous sans attraits, que vous aimez mieux un roman de cape et d'épée. Pourquoi pas? Nicole assurément trouverait la chose toute naturelle. Mais s'il ne vous déplaît pas qu'on vous aide à rentrer au fond de vous-même, vous chercherez en vain un guide plus délicat, plus pénétrant ou plus sûr.

Nicole manque d'onction. Sainte-Beuve l'a dit qui s'y connaissait. Mais quoi, n'est-ce pas là un des caractères essentiels du français moyen, et,

notamment, des contemporains de Nicole? Pour nous rendre aimable l'onction d'un petit livre comme l'*Introduction à la vie dévote,* il ne faut rien moins que le génie et l'esprit de François de Sales. Or, Nicole qui avait infiniment d'esprit, n'est pas exactement ce qu'on appelle un génie. D'ailleurs sa religion est plus sérieuse que tendre et que rayonnante. J'ajoute que l'époque où il vivait ne confondait pas, comme nous faisons aujourd'hui, la discrétion avec la sécheresse. Elle ne permettait guère qu'on romançât la religion. Bourdaloue, qui pourtant n'était pas janséniste, semblerait presque glacial auprès de nos auteurs spirituels les plus en vogue. Plus d'éloquence, mais pas beaucoup plus d'onction que Nicole. Leur siècle les aimait ainsi.

Notez encore que Nicole n'est pas, à proprement parler, un mystique, ni même, le plus souvent, un « auteur spirituel ». Pour un simple moraliste comme lui, mieux vaut, somme toute, n'avoir pas assez d'onction que d'en avoir trop. Qu'on songe qu'il a écrit presque autant que M. Emile Faguet. Si les *Essais de morale* étaient rédigés à la manière de François de Sales, ils nous paraîtraient insupportables, — je l'espère du moins — et en tout cas, ils auraient paru tels à Mme de Sévigné, à Joseph de Maistre, et à Sainte-Beuve lui-même. L'indulgence est le seul genre d'onction que puisse se permettre un moraliste au long cours. C'est déjà si beau pour lui de ne se montrer ni dur ni amer. Nicole est pétri d'indulgence. Il a beau promener « sa lanterne » dans les bas-fonds de nos cœurs, rien ne l'irrite, rien ne l'étonne. Il nous humilie sans relâche, il ne nous décourage jamais. Tendre et sévère tout ensemble, il poursuit l'amour-propre dans ses dernières retraites, et cependant il ne nous permet pas de nous mépriser tout entiers. A sa discrète et prudente façon, il transpose le jansénisme; il le fait remonter du cœur à la tête, et, ce faisant, il lui

enlève tout son venin. Evidemment le péché originel nous a réduits à ne pas valoir grand'chose, mais enfin notre volonté n'est pas aussi dérangée que notre cervelle. « Il faut, répète Nicole, extrêmement distinguer les fautes d'obscurcissement et de défaut de lumière, des fautes de passion ; les fautes de l'esprit, des fautes du cœur ».

Cette distinction n'a rien de très imprévu, mais n'est-il pas vrai que, dans la pratique, nous l'oublions presque toujours. Nicole s'y tient au contraire. C'est un pli qu'il s'est donné et qu'il laisse infailliblement à ses élèves. Si la charité s'accommode fort de cette perspective morale, ni l'orgueil ni la vanité n'y trouvent leur compte : A parler franc, nous aimerions mieux pécher par le cœur que par l'esprit. Tout le monde se plaint de sa malice et personne de son jugement. Tant pis et tant mieux pour nous, notre malice n'est jamais aussi parfaite que notre orgueil voudrait nous la faire voir. Jusque dans l'horreur du crime le plus authentique, la lanterne de Nicole discernerait quelques « fautes d'obscurcissement », et quelque « défaut de lumière ». « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font. »

Il ne faut pas, écrit-il dans le traité qui a pour titre : *Craindre tout dans les contestations,* il ne faut pas

> juger durement cette inflexibilité d'humeur qu'on éprouve dans quelques esprits. Car souvent cette inflexibilité n'est que dans l'esprit, et nullement dans le cœur. Et c'est plutôt un défaut de leur imagination que de leur volonté. La qualité de leur esprit leur fait concevoir vivement les objets qui les frappent. Ils en reçoivent fortement les impressions, ils en tirent des conséquences qui les persuadent pleinement, et qui, quoique fausses, forment néanmoins leur conscience et les obligent d'agir d'une certaine manière et c'est par là qu'ils deviennent inflexibles. On ne peut nier qu'il n'y

ait en cela du défaut; mais comme ces erreurs d'esprit ne regardent pas des choses essentielles; qu'elles sont jointes avec une bonne intention, et souvent avec des lumières très droites en d'autres choses, c'est un défaut tolérable.

La Rochefoucauld, s'il s'était jamais avisé de trouver quelqu'un de nos défauts tolérable, aurait ramassé en deux lignes le développement que l'on vient de lire. Mais cette vive et brusque clarté ne nous aurait pas persuadés. Une douce petite pluie est plus fécondante qu'une averse. Un pacificateur doit rester paisible jusque dans le ton et l'allure de son discours, paisible, c'est-à-dire, un peu lent, et avec Amyot et François de Sales, je ne sache pas de pacificateur comparable au bon Nicole. Si nous l'écoutions, nous ne contesterions jamais, même et surtout quand nous sommes sûrs d'avoir raison si l'on résiste à des arguments qui nous semblent invincibles. Ne nous mettons pas en colère. Qui sait si nous ne sommes pas en partie responsables de cette résistance qu'on oppose à la vérité que nous présentons?

S'ils ont tort de ne se rendre pas à la vérité que nous soutenons contre eux, n'en avons-nous pas autant qu'eux de les avoir éloignés de s'y rendre par les faux jours où nous la leur avons fait voir?

Il y a plus

nous avons encore à examiner si la vérité n'était point destituée dans notre bouche de ces appuis naturels qui la font recevoir et goûter aux autres? Peut-être n'avons-nous point de talent pour la bien faire entendre aux autres. Il est vrai qu'on ne peut pas corriger ces impuissances naturelles, mais aussi il ne faut pas imputer aux autres ce qui en dépend. Il faut souffrir l'humiliation de n'être pas cru quand on n'a pas le talent de se faire croire. Un grand capitaine grec qu'on avait pris dans une hôtellerie pour un valet, fut prié par la maîtresse

du logis d'aider à quelque service de cuisine ; et s'étant trouvé dans ce ministère si disproportionné à sa qualité, il ne dit autre chose à ceux qui s'en étonnaient, sinon qu'il payait la peine de sa mauvaise mine. Il en est souvent de même de ceux qu'on condamne quand ils ont raison. Ils doivent penser simplement qu'ils souffrent la peine de leur peu de netteté d'esprit et de leur peu d'adresse à mettre les choses dans leur jour, sans aller chercher d'autres raisons de se mettre en colère contre ceux qui l'ont emporté sur eux.

C'est long encore, mais, de bonne foi, qui pourrait s'en plaindre ! L'auteur des *Maximes* se serait contenté d'écrire: « Il faut souffrir l'humiliation de n'être pas cru quand on n'a pas le talent de se faire croire. » Mais de telles vérités se digèrent malaisément. Elles ne nous font renoncer à la dispute qu'en tournant notre colère contre nous-mêmes. Un moraliste chrétien ne peut vouloir d'une remède si cruel. L'histoire du capitaine grec, c'est, si l'on veut, toute l'onction de Nicole. Il en est de moins agréables.

Pas d'onction, pas d'éloquence, on lui reconnaîtra sans peine d'autres misères. Ni François de Sales, ni Pascal, ni Bossuet, ni Fénelon, ni Joubert, mais, juste ciel, qu'on nous dise un écrivain qui serait à la fois tant de personnages ! Il est Nicole et cela suffit. Les *Essais de morale,* si vous ne les placez pas d'office dans la bibliothèque d'un homme de goût, par quoi les remplacerez-vous ? Ne me parlez plus des *Maximes* ni des *Essais* tout court, car outre qu'il n'est pas très sûr que ce soient là vos livres de chevet, ni Montaigne, ni La Rochefoucauld, ni Joubert lui-même n'appartiennent au même ordre que Nicole. Il est pour nous, Français, le moraliste chrétien par excellence ; comme Amyot est le traducteur. A ce titre, il est unique. Les lettres françaises ne peuvent se passer de lui.

Vous me répondrez que vous ne tenez pas très

fort à fréquenter familièrement un moraliste chrétien. A merveille ! Voilà du moins une excellente raison. Libre à vous de ne prendre aucun intérêt aux mille problèmes que pose Nicole. Il est de très honnêtes gens qui ne se sont jamais inquiétés — et pour cause — « des moyens de profiter des mauvais sermons ». Mais ceux pour qui l'assistance aux sermons est à la fois un devoir et une torture ne regretteront pas les précieux conseils que leur donne notre moraliste sur ce modeste sujet. Il en est pareillement qui ne se sont jamais demandé « si l'on doit se laisser peindre ». Bronze, toile ou photographie, ils n'hésitent que sur le moyen — le plus éclatant ou le moins coûteux — d'éterniser leur image. Ils ne ressemblent en rien à ce personnage à qui Nicole envoya sa quatre-vingt-treizième lettre.

> Vous me donnez, Monsieur, un sujet exquis de vous entretenir, souhaitant que je vous écrive mon sentiment sur la disposition où doit être une personne qui est toute à Dieu, lorsque ses proches ou ses amis lui demandent son portrait... Je m'en vais donc prendre plaisir à vous faire un entretien sur ce sujet.

« Sujet exquis. » « Je m'en vais donc prendre plaisir », de tels mots sont révélateurs. Il y a donc des écrivains qui se font une joie de creuser de pareils sujets. Souffrez qu'il y ait aussi des originaux pour les suivre allègrement à pareille fête. D'ailleurs puisque rien ne manque au pittoresque de ce cas de conscience, il se trouve que la personne au sujet de laquelle il fut proposé était une femme. Après avoir rappelé les saintes chrétiennes des premiers temps « qui étaient si soigneuses de tenir leur visage caché » et les héroïnes qui se défiguraient de leurs propres ongles pour « paraître hideuses à ceux à qui elles avaient paru (trop) aimables », Nicole continue sa tranquille promenade :

On dira peut-être que les personnes en qui la nature n'a point mis ces charmes qui sont si dangereux, ou en qui les années les ont effacés, n'ont point sujet d'être dans la crainte de le faire voir, comme ont été ces femmes héroïques dont l'histoire nous rapporte les exemples. Mais outre que cette pratique d'être voilées était en usage universellement parmi les femmes pour tous les âges et toutes les conditions, sans qu'on eût égard si elles étaient plus ou moins belles : n'est-il pas vrai que nulle femme ne souffrirait jamais qu'on fît son portrait, si elle croyait avoir quelque chose non seulement de difforme, mais de désagréable à la vue : et il ne suffit pas de n'avoir point envie de se faire peindre comme belle, il serait encore à désirer pour une plus exacte perfection, qu'on fût résolu de ne se faire jamais peindre, puisque l'on est femme, puisque l'on est fille d'Adam, et que l'instinct naturel et propre du fidèle est que l'amour total que l'on doit à Dieu et auquel on doit souhaiter de porter les autres autant qu'on le peut, doit nous faire désirer que l'on ne soit occupé que de lui seul, et que l'on ne pense point à nous en la manière humaine et défectueuse que les tableaux y peuvent faire penser ; au lieu de consentir à perpétuer la représentation de notre visage, et de nous vouloir faire vivre dans un tableau en un temps où ce visage a peut-être déjà reçu de grandes impressions de notre mortalité, et sera peut-être rongé bientôt des vers. Mais en quelque jeunesse et en quelque santé que l'on puisse être quand on se fait peindre, on est assuré que le visage sera dans la terre en un état de corruption et d'horreur, pendant qu'il paraîtra vivant et sain dans un tableau. L'amour-propre qui est ingénieux à flatter, à séduire et à inspirer de ménager les moindres avantages, soit effectifs, soit imaginaires, peut faire penser qu'on mérite bien d'être considérée et d'être peinte, ou à cause des restes et des traces de ce que l'on a été ou de ce que l'on est encore, ou à cause d'autres qua-

lités qui peuvent récompenser en quelque sorte le défaut de la beauté, et qu'un certain caractère de bonté, d'honnêteté, de douceur, de modestie, de prudence, de bon esprit qui se peut montrer sur le visage, mérite bien d'arrêter les yeux, et peut tenir lieu de ces grâces et de cet éclat qui ne sont que comme une fleur qui pouvant bien plus aisément se ternir et se passer, et pouvant d'ailleurs faire de mauvais effets, sont en quelque sorte moins estimables que ces autres qualités qui ne sont pas sujettes à un semblable déchet ni à un semblable péril de nuire à personne, et qui viennent de l'esprit, quoiqu'elles paraissent sur le visage.

Il faut donc en ces rencontres faire une attention sérieuse sur cette malignité de se vouloir faire considérer et de se vouloir perpétuer en quelque sorte dans un tableau, de laquelle il est difficile de se défendre quand on se fait peindre. L'amour-propre dit dans le cœur : Après que je serai morte, ce tableau demeurera dans un cabinet. Il sera cher aux personnes qui ont désiré l'avoir et à ceux à qui ils le laisseront, et les fera penser à moi, comme si j'étais encore moi-même devant leurs yeux. Ces réflexions suscitées par cet amour de soi-même vous paraissent-elles bien conformes à cette pureté de l'amour de Dieu dont nous devons embrasser les maximes et les règles, aux sentiments de cet homme intérieur et nouveau, selon lequel et dans lequel seul les personnes qui sont bien à Dieu doivent être regardées et connues, et qui seul doit faire la satisfaction et la gloire qu'elles recherchent ?...

Les vertus chrétiennes qu'on a pratiquées et par lesquelles on a été distingué des personnes qui vivent selon le monde doivent être regardées comme les linéaments et les traits de l'âme, et comme un caractère particulier dont les personnes qui nous connaissent doivent conserver l'idée dans leur esprit. C'est un portrait que rien ne saurait

effacer et auquel le temps ne doit apporter aucun détriment, comme il en apporte aux peintures matérielles. C'est en cette manière que les personnes parfaitement chrétiennes doivent se contenter d'être peintes, et la charité de Jésus-Christ doit faire cette peinture ineffaçablement dans le cœur des personnes qu'elles aiment et à qui elles sont chères. C'est cette impression intérieure et spirituelle qui est leur vrai portrait, puisqu'elle représente ce qu'elles sont véritablement devant Dieu.

J'ai choisi cette lettre parce qu'elle met bien en lumière le caractère particulier des morales de Nicole. Celui-ci éclaire toujours ses analyses psychologiques à la lumière surnaturelle des dogmes chrétiens. Là est son originalité, sa grâce propre, et je puis bien dire, son charme; charme paisible et qui agit lentement, fait d'un certain mélange très rare de bonhomie, d'indulgence résignée, de charité chrétienne et de malice. Ecoutez encore.

On peut blesser la vérité en diverses manières, et il n'est pas juste que ceux qui la blessent d'une manière, parlent durement de ceux qui la blessent en une autre. On blesse la vérité en la combattant, en lui résistant, en ne lui cédant pas, en inspirant aux autres la fausseté. Cela est vrai, mais on ne la blesse pas moins en s'en glorifiant, en l'employant à nos intérêts et à notre vanité, et en la faisant servir d'armes contre la charité. Que ceux qui blâment les autres d'une simple ignorance et d'un défaut d'intelligence, prennent garde s'ils n'ont point déshonoré la vérité en ces autres manières qui ne lui sont pas moins injurieuses.

Celui qui combat la vérité, en est ennemi en ce point : mais celui qui s'en sert contre la charité, en fait un usage aussi indigne d'elle, puisque Dieu ne donne jamais la vérité pour éblouir la charité.

Ce qui me fâche dit-on, c'est que non seulement ceux dont les prétentions étaient injustes, ne m'ont

pas cédé, mais ils ont même fait prévaloir leur injustice. Ils m'ont procuré la condamnation et l'improbation des autres. C'est fort bien prouver que ces personnes sont à plaindre ; mais c'est fort mal prouver que vous ayez sujet de vous plaindre d'elles. Elles sont à plaindre, et d'avoir combattu la vérité, et d'avoir fait prévaloir l'erreur, et d'avoir fait mépriser ceux qui avaient raison. Ce sont trois maux différents pour ces personnes ; mais c'est un bonheur pour vous, et d'avoir connu la vérité, et de n'avoir pas eu sujet de vous en élever, et d'avoir participé à l'espèce d'injure qu'elle a reçue. C'est à elle qu'il appartient de prévaloir, et non à vous. C'est à elle qu'on devait céder, et non pas à vous. Si on ne l'a pas fait, c'est la vérité qui a sujet de s'en plaindre et non pas vous.

J'ai gardé pour la fin une demi-page qui devrait être dans toutes les anthologies :

Il en est des amis comme des habits, il y en a qui ne sont bons que pour l'été, d'autres pour l'hiver, d'autres pour le printemps et pour l'automne. Mais comme on ne jette pas ses habits d'été dès lors que leur saison est passée, et qu'on les réserve pour une autre année ; il faut de même épargner ses amis, quoiqu'ils ne soient pas bons en certains temps, et les réserver pour ceux où ils peuvent être d'usage. Il y en a qui ne sont bons que pour le mois de juillet, c'est-à-dire lorsqu'il n'y a point de froid à craindre, et le nombre en est assez grand.

De telles pages abondent dans l'œuvre de Nicole. Encore une fois, il faut avoir lu Nicole trop vite pour le trouver ennuyeux.

Pour ma part, s'il est permis à un « enfant du siècle » de rendre témoignage au moins romantique de nos ancêtres, pour ma part, depuis vingt ans que je le pratique, je l'ai toujours trouvé d'un commerce délicieux. Comme il n'est jamais sublime et qu'il ne vise jamais à l'effet, c'est un

ami de toutes les heures. Mais essayez plutôt et vous comprendrez alors qu'on aime Nicole. Ne dites pas avec Ronsard :

> Je veux lire en trois jours... les *Essais de Morale.*

Un tel héroïsme ne convient plus à la frivolité de notre temps, mais que du moins, ces petits livres soient toujours à la portée de votre main. Prenez-en un, n'importe lequel, et lisez-le, au hasard des pages, non pas tous les jours, mais de temps en temps, aux heures où la honte vous prend de tant d'autres livres qui ne méritent pas votre amour, où vous sentez que votre goût devient moins sévère, votre raison moins solide et votre âme moins chrétienne.

Pour former ce petit recueil et lui donner plus de variété, on a supprimé librement quelques chapitres ou quelques paragraphes du second et du troisième traité. On a modernisé l'orthographe de Nicole, en respectant le plus possible les petites singularités typographiques de son temps, et notamment ces pluies de virgules qui sont d'un effet si reposant. Nicole n'a pas besoin qu'on l'explique, mais il serait très intéressant de le comparer en détail aux autres moralistes. Ce rapprochement tournerait plus souvent qu'on ne croit à son avantage. Mais pour utiliser le plus possible le petit espace dont on disposait on a dû s'abstenir de tout commentaire (1).

(1) L'homme — chez Nicole — est encore beaucoup plus attachant que l'écrivain, mais l'homme s'est peint lui-même presque à chaque page de ses *Essais.* Et voilà, j'espère, de quoi me mettre d'accord avec le maître sûr et charmant, de qui je ne saurais me séparer sans inquiétude et sans remords. Arrivé à la dernière station de son délicieux pèlerinage aux sanctuaires de Port-Royal (*Débats,* 24 janvier, 10 juin 1908), M. André Hallays a jugé les écrits de Nicole avec une froideur qui me désole. Il a raison, comme toujours, mais, pour une fois, je n'ai pas tout à fait tort. Nicole est une potion calmante qu'il faut prendre à très petites doses et supprimer dès qu'elle menace de nous endormir pour de bon. Au demeurant, la somnolence indulgente et lucide qu'elle nous cause est un délice.

Le Prisme
ou que les différentes dispositions font juger différemment des autres objets.

I. Cette diversité de sentiments paraîtra plus sensible par l'exemple d'un prisme de verre qui est regardé fort différemment par trois sortes de personnes. Si on le donne à un enfant, il s'en divertira tout un jour et même plusieurs jours. Il sera ravi de la beauté des couleurs qu'il apercevra au travers et il se croira heureux de la possession de ce trésor.

Si l'on le donne à un philosophe, il trouvera là matière d'un grand nombre de spéculations sur la nature des couleurs, sur les réfractions et réflexions de la lumière, sur le renversement, le raccourcissement, l'éloignement des objets.

Si l'on le donne à des gens du monde qui ne se mêlent point de philosophie, ils le regarderont négligemment comme un amusement d'enfant. Ils trouveront, à la vérité, quelque beauté dans cette diversité des couleurs mais la pensée que ce n'est qu'une apparence leur fera remettre incontinent le verre sans aucune attache.

On voit donc par la manière dont on le regarde, à quelle classe on appartient.

II. Les gens du monde méprisent intérieurement les philosophes et les enfants, les uns comme se repaissant de spéculations vides et creuses, les autres comme s'attachant à un vain plaisir et n'en voyant pas le peu de solidité. Les philosophes méprisent et les gens du monde, comme n'étant point touchés des beautés de l'esprit et de la nature, et les enfants, comme étant trop touchés des objets des sens. Les enfants ne méprisent personne ; ils jouissent sans réflexion de la beauté de

l'objet qui les attire ; et je pense que, bien que toutes ces dispositions soient défectueuses, celle des enfants l'est moins que les autres.

III. Il est certain que ce que l'on voit par ces prismes est plus beau en soi que tout ce que les hommes peuvent faire par leur industrie et qu'elle ne saurait égaler l'éclat que cet instrument donne en un moment à tous les corps. Il est donc certain que s'il n'y avait au monde qu'un de ces prismes et qu'on n'en pût faire d'autres, tous les diamants ensemble n'en égaleraient pas le prix. Un seul prisme vaudrait un royaume et rendrait heureux dans l'opinion des hommes celui qui en serait possesseur. Mais parce qu'il n'y a rien de si facile que d'en avoir un, cet instrument si précieux est réduit par l'opinion des hommes à servir d'amusement aux enfants et il y a quelque honte aux personnes âgées de s'y arrêter et d'en faire état.

IV. La raison en est, qu'étant si commun et de si vil prix, il ne distingue point ceux qui le possèdent de ceux qui ne le possèdent pas, parce qu'il ne tient qu'à chacun de le posséder. On ne dit à personne qu'il est heureux d'avoir un prisme. C'est une félicité exposée à tout le monde et qui ne touche point les hommes à cause de la corruption de leur cœur. Leur plaisir est de jouir de ce dont les autres ne jouissent pas. Rendez leur bonheur commun, il leur devient méprisable. La rareté en fait le prix et il faut, afin qu'ils se croient heureux, qu'ils en voient d'autres qui se trouvent malheureux ; cette préférence qu'ils se donnent à eux-mêmes dans leur idée faisant toute leur joie et tout leur plaisir.

V. Si tout le monde avait des palais, personne ne se trouverait heureux d'en avoir. Qui est-ce qui compte entre les avantages de sa condition de voir le soleil, les étoiles, les nuées, les campagnes, les montagnes? Toutes les beautés de la nature ne nous font rien, parce qu'elles sont communes à tous. Et l'envie que les hommes ont de se distinguer les a portés à attacher leur plaisir à des parterres, à des allées, à des lambris, à des vases, à quelques ornements qui sont infiniment moins beaux que les objets communs qui sont exposés à tout le

monde et cela parce que les pauvres ne jouissent pas de ces objets et qu'on loue les riches de les avoir.

VI. Le plaisir des hommes est donc un plaisir de vanité et de malice. Il est tout appuyé sur les faux jugements des hommes, qui louent excessivement certaines choses parce que les autres ne les peuvent pas avoir. Ce n'est pas ce qu'il y a de réel dans les objets qui nous plaît, c'est de voir que nous avons ce que les autres n'ont pas. Ces plaisirs d'orgueil sont proprement ceux dont les hommes sont insatiables. Ils se dégoûtent de tous les autres, mais ils ne se lassent jamais de ceux-là, parce qu'il y a des bornes dans les plaisirs des sens, mais qu'il n'y en a point dans ceux de l'orgueil.

VII. Cependant, il est certain qu'il y a quelque chose de plus réel dans ce qui est indépendant de notre imagination, que dans ce qui en dépend absolument. Et par conséquent, les enfants étant remués fortement par les objets des sens et prenant grand plaisir à regarder avec un instrument qui leur représente cette diversité de couleurs, sont plus raisonnables en cela que les hommes les plus avancés en âge qui les méprisent, parce qu'ils n'y voient pas la nourriture de leur orgueil, et que la passion pour ces plaisirs d'imagination et de vanité les rend insensibles à toutes les beautés plus réelles, plus solides et plus innocentes.

VIII. Ainsi l'âge ne fait que nous rendre moins raisonnables ; ce qu'on appelle accroissement de raison en est l'obscurcissement : en sortant de l'ignorance simple des enfants, nous tombons dans l'erreur et dans l'illusion qui est beaucoup pire que l'ignorance : nous étouffons les passions naturelles par des passions plus vaines et plus malignes, et nous ne cessons de nous plaire à ce qui divertit les enfants que parce que nous avons le cœur plus gâté et plus corrompu que les enfants.

IX. Il y a un bien dans certaines passions qui est l'effet d'un grand mal et il y a du mal dans d'autres, qui est une preuve d'un assez grand bien : c'est un bien que d'être au-dessus des vains amusements de l'enfance et de n'y prendre plus de plaisir, mais c'est un bien qui

vient dans beaucoup de monde d'une très méchante cause qui est l'attache aux objets qui contentent la malignité ou l'orgueil ou quelque passion plus criminelle : c'est un défaut que d'être trop touché des beautés de la nature, mais c'est une marque d'un assez grand bien ; car c'est signe qu'on n'est pas beaucoup rempli de passions malignes. Ainsi ce sont les derniers défauts qu'il faut corriger.

X. La facilité qu'a la raison à nous détacher des plaisirs de la vue fait voir qu'ils ne sont pas bien sensibles, car enfin s'ils étaient si agréables et si vifs, ils nous attacheraient et nous divertiraient en tout âge, puisqu'en tout âge nous avons des yeux. Un prisme de verre nous en apprend la vraie mesure ; peut-être que s'il était en notre choix, nous aimerions mieux voir tous les objets de la nature, tels qu'ils nous paraissent par un prisme, que de les voir tels que nos yeux nous les représentent : mais l'incommodité qu'il y a à tenir cet instrument sur les yeux fait que nous aimons mieux les voir ordinairement sans prisme qu'avec un prisme ; c'est ce qui donne lieu de conclure que le plaisir que donne la vue du plus bel objet qui soit dans le monde, est moins considérable que la plus petite incommodité, comme est celle de tenir quelque chose devant les yeux : la nouveauté jointe au plaisir surpasse la peine, la peine surpasse le plaisir, lorsque la nouveauté n'y est pas jointe. Ainsi nous voyons d'abord cette diversité de couleurs avec plaisir pour un moment ; et nous ne pouvons la considérer un quart d'heure.

XI. Les couleurs qui se voient par un prisme sont aussi réelles que celles qui se voient par les yeux, parce que nos yeux ne sont que de certaines lumières qui nous représentent les objets d'une certaine manière, qui n'est peut-être pas plus la manière véritable des objets, que celle où nous les voyons par un prisme : cependant parce que nos yeux sont l'instrument ordinaire dont nous nous servons, nous appelons couleurs véritables celles que nous voyons par nos yeux, et couleurs fausses et apparentes celles que nous voyons par des lumières extraordinaires, comme par un prisme.

Nous en faisons de même dans les objets de nos passions : les objets des passions permanentes, perpétuelles, communes nous paraissent raisonnables, sérieux, importants. Nous ne nous défions jamais de nous y tromper : mais quand les passions sont extraordinaires, nous sentons bien qu'il y a de l'erreur, de la folie et de l'illusion dans l'attache que nous y avons ; ce gentilhomme va se faire casser la tête à un assaut sans aucune vue de son devoir et par une pure ambition ; il est sage, brave, généreux ; cet autre demeure à la maison, c'est un fou et un esprit bas selon le monde ; car, l'opinion commune tient lieu de vérité et l'estime commune tient lieu de grandeur ; et quiconque s'en éloigne, tombe dans la folie et dans la bassesse, au jugement des hommes.

XII. Pour voir tous les objets renversés par le moyen d'un prisme, il ne faut que les regarder d'une autre manière que celle qui nous les fait voir colorés : le seul changement des rayons de notre vue bouleverse à notre égard toute la nature : c'est une assez belle image de ce que produit en nous la vue de la foi ; sans qu'il arrive rien de nouveau dans le monde, elle le renverse aux yeux de notre esprit ; elle nous fait voir les grands petits et les petits grands, les riches pauvres, et les pauvres riches, les heureux misérables et les misérables heureux ; chaque degré qui nous paraissait s'élever pour monter au comble de la félicité et de l'honneur nous paraît un degré qui descend dans l'abîme des misères.

XIII. Les objets extérieurs ne sont colorés que quand les rayons qui nous les font voir passent par le prisme, et qu'ils se brisent en passant, ce qu'on appelle réfraction : c'est le milieu par où ils passent qui leur donne cet éclat ; et sans cela ils nous paraîtraient à l'ordinaire : rien de même ne paraît vif et agréable à notre esprit, que ce qui passe par notre cœur ; le cœur est ce milieu qui altère la couleur naturelle des objets, et qui nous les fait paraître autres qu'ils ne sont en effet : et cela est vrai à l'égard de toutes choses ; car comme un prisme colore toutes sortes d'objets, et aussi bien les plus difformes que les plus beaux ; que rien n'est affreux

quand on le voit par ce milieu qui change la boue en pierres précieuses ; de même les plus indignes objets passant par notre cœur, y peuvent recevoir un éclat et une couleur trompeuse qui nous les peut rendre agréables.

XIV. Quand on voit les objets traversés par un prisme, on ne les voit plus colorés ; quand on regarde le monde par la vue de la foi, il nous paraît sans éclat et sans l'agrément qui n'était pas dans les choses mêmes, mais qu'elles empruntaient de la corruption de notre cœur.

XV. Si quelqu'un désirait, afin de voir le monde renversé, qu'il se renversât effectivement, il faudrait le prier de prendre un prisme, et de contenter son désir sans troubler l'ordre du monde. Le changement de la vue fera le même effet que le bouleversement de toute la nature. Il y a de même de certains naturels malins qui voudraient qu'il arrivât continuellement des renversements dans les affaires du monde, et que ceux qui sont au-dessus de la roue se trouvassent au-dessous. Pour les guérir de cette malignité, il faut leur dire que s'ils veulent voir ces grands changements sans tant de peine, ils n'ont eux-mêmes qu'à changer de vue, au lieu de prétendre changer les objets. Ce changement de vue produira le même effet qu'un renversement réel. Ils verront ceux qui leur donnent de l'envie, dans un état misérable. Mais ce qui fait qu'ils ne se contentent pas par cette vue de foi qui renverse le monde à leurs yeux, c'est qu'ils ne veulent voir rabaissés ceux qui sont les objets de leur jalousie, qu'afin de s'en réjouir et de prendre un plaisir malin dans leur abaissement ; au lieu que la foi qui nous fait regarder les grands du monde dans la misère, nous empêche d'y prendre plaisir, et excite plutôt en nous des sentiments de compassion. Et ainsi ce n'est pas ce que demande la malignité du cœur de l'homme.

Des défauts des gens de bien.

§ I

Scandales qui naissent dans l'obscurité qui couvre les Saints.

Si cette obscurité produit quelque bien à l'égard de certaines âmes, on peut dire qu'elle produit de très grands maux à l'égard des autres, et que c'est la principale cause de l'aveuglement des méchants ; car c'est ce qui fait que les gens du monde ne croient pas qu'il y ait rien d'estimable dans les hommes que ce qui flatte leurs sens, et qu'ils méprisent la plupart des gens de bien, parce qu'ils n'y voient pas ce qu'ils aiment. Ce qu'on leur dit des biens de l'âme leur passe pour chimère, parce qu'ils ne le sentent point et ne le voient point. Ainsi ils ne distinguent les hommes que par les qualités extérieures et par les rapports qu'ils ont à leurs passions ; et comme les gens de bien participent toujours un peu à l'esprit du monde, ils participent aussi un peu à cette illusion. L'attache trop grande qu'ils ont pour les qualités extérieures, leur ôte le sentiment de la misère spirituelle des âmes ; souvent aussi ils n'ont pas l'estime qu'ils devraient avoir des vrais biens que d'autres possèdent, parce qu'ils sont couverts de défauts extérieurs auxquels ils sont fort sensibles ; c'est-là une des manières les plus ordinaires dont on est scandalisé de Jésus-Christ dans ses membres ; car comme les Juifs voulaient que leur Messie fût tout rayonnant de gloire, nous voudrions que les gens de bien n'eussent aucun défaut, ni extérieur ni intérieur ; et à moins qu'ils n'aient cet agrément qui frappe nos sens, on est porté à les mépriser, parce qu'on voit leurs défauts et leurs misères, et que l'on ne voit pas leurs richesses et leurs biens.

Ce scandale augmente infiniment quand ces défauts qu'on remarque en eux ne sont pas de simples défauts naturels, mais que ce sont des défauts de mœurs et de véritables fautes ; car si l'on n'a soin de demander à Dieu qu'il nous préserve de la tentation qui en naît, il y a danger que ces fautes que nous voyons en ceux qui passent pour gens de bien ne les rabaissent et ne les avilissent tellement à nos yeux, que nous nous privions de l'édification que nous pourrions tirer de toutes les autres vertus que nous remarquons en eux. Souvent même ces vertus nous deviennent suspectes ; on commence d'appréhender d'y avoir été trompé ; on ne sait plus à quoi s'en tenir, et l'on entre dans un certain désespoir de trouver dans le monde des vertus solides.

Cette tentation est en même temps très dangereuse et très ordinaire ; car il est difficile de vivre longtemps avec les personnes de piété, que l'on ne connaisse en elles quantité de défauts, non seulement imaginaires, mais véritables. L'esprit humain agit et se fait toujours paraître un peu ; ils se laissent tromper et éblouir ; ils se laissent emporter à des préjugés injustes ; ils sont quelquefois précipités dans les jugements ; on en voit qui sont arrêtés à leurs pensées, d'autres qui sont délicats dans ce qui les touche ; d'autres qui sont tendres dans les petites incommodités : il y en a que leur zèle emporte à des excès ; enfin il n'y en a presque point en qui la nature ne se fasse paraître par bien des endroits. Que si l'on se porte sur cela à les condamner, on vient à condamner tout le monde, et à passer de l'aversion pour les défauts jusqu'à l'aversion pour les personnes, selon cette parole d'un Ancien : *Qui vitia odit, homines odit.*

§ II

Considérations que la foi nous fournit contre les scandales qui naissent des défauts des justes. Divers exemples des défauts des Saints, par lesquels Dieu a accompli ses desseins sur son Eglise.

Il est donc utile de se fortifier contre cette tentation par les considérations que l'on peut trouver dans la foi :

or elle nous en fournit qui seraient capables de la dissiper, si nous y faisions une attention sérieuse ; car elle nous fait voir que les fautes des justes leur sont utiles en plusieurs manières, comme nous avons déjà dit, et même que souvent Dieu les permet plus pour les autres que pour eux-mêmes ; il obscurcit leur éclat, afin que ceux qui ne méritent pas d'en jouir en soient privés ; il dérobe à nos yeux leurs bons exemples, pour nous punir de n'en avoir pas profité ; il resserre l'odeur de leur piété, parce que le monde ne l'a pas reçue comme il le devait.

Nous nous scandalisons donc souvent de certaines fautes dans les justes qui ne sont pas tant pour eux que pour nous ; elles ne leur nuisent pas, mais elles nous nuisent : ce sont des épines qui sont bonnes pour eux, parce qu'elles garantissent leur piété du danger où elle serait d'être comme flétrie par les louanges des hommes ; mais ces épines en nous blessant nous empêchent d'en approcher et d'en sentir la bonne odeur, et ainsi il n'y a que nous qui y perdons.

Les fautes des justes entrent dans l'ordre de la Providence, et souvent Dieu s'en sert pour exécuter ses plus grands desseins contre les méchants : peut-être que saint Chrysostome aurait pu se ménager davantage avec Arcade et Eudoxie ; et que s'il l'avait fait, ils ne l'auraient pas abandonné à la fureur de Théophile ; mais parce que Théophile et les méchants Evêques de ce temps-là méritaient d'être abandonnés à leurs passions, et d'être aveuglés par un succès conforme à leurs desseins, Dieu permit que ce Saint suivît l'ardeur de son zèle.

Il y a des gens de bien qui examinant la vie de saint Thomas de Cantorbie, sont portés à croire qu'il aurait pu, sans violer les lois de l'Eglise, se relâcher à beaucoup de choses que le Roi Henri II désirait de lui ; et néanmoins le cœur de ce saint Archevêque étant droit, et le cœur de ce Roi étant corrompu ; le procédé de ce Saint étant humble et juste, le procédé du Roi violent et injuste, Dieu jugea de ce différend plutôt par la pureté du cœur du Saint, et par la méchanceté de son

adversaire, que par le fond de la cause, et il ne laissa pas de le justifier par quantité de miracles, lorsque toute l'Eglise était partagée sur son sujet.

Le Cardinal d'Arles fut auteur d'une entreprise qui causa une infinité de troubles, qui est la déposition d'Eugène IV. Cette action ne fut point suivie dans l'Eglise ; il n'y a aucunes marques qu'il s'en soit repenti ; et néanmoins il n'a pas laissé de faire des miracles après sa mort, Dieu ne lui ayant pas imputé ce qu'il avait fait par le zèle de la justice, quoique dans des circonstances qui rendaient son action imprudente. Saint Pierre de Luxembourg, saint Vincent Ferrier, sainte Catherine de Sienne étaient de divers partis du temps du schisme, et il faut par nécessité que quelques-uns d'eux aient été pour l'Antipape, et néanmoins cet obscurcissement n'a pas empêché leur sainteté.

L'utilité que l'on peut tirer de tous ces exemples nous donne une vue assez différente de celle qu'ont d'ordinaire ceux qui composent les vies des saints ; car au lieu qu'il paraît que leur unique but est de mettre en vue toutes leurs vertus, et de cacher tous leurs défauts, je ne sais s'ils ne feraient point mieux de faire remarquer leurs défauts, aussi bien que leurs vertus, afin d'empêcher par là que l'on ne se scandalise de ceux que l'on aperçoit en quelques gens de bien que l'on connaît. Quiconque, par exemple, fera réflexion sur la manière dont trois Saints, savoir saint Epiphane, saint Jérôme et saint Cyrille d'Alexandrie, ont agi sur le sujet de saint Jean Chrysostome, ne s'étonnera plus que des gens de bien soient quelquefois prévenus, et qu'ils tombent en quelques excès, et il concevra qu'il y a une très grande étendue dans ce passage : *Caritas operit multitudinem peccatorum : La charité couvre beaucoup de péchés*.

§ III

Autres raisons qui prouvent que les fautes des Saints sont bien moins considérables qu'elles ne nous paraissent.

1. Nous nous trompons aussi souvent dans l'idée que

nous avons des fautes des Saints en nous les représentant plus grandes qu'elles ne sont ; car premièrement nous voyons souvent dans eux des défauts que Dieu n'y voit pas ; au lieu que nous ne voyons pas en nous ceux qui y sont véritablement. S'ils font des fautes par ignorance, l'ardeur de leur charité les en purifie, sans même qu'ils les reconnaissent ; et ainsi elles ne subsistent plus : s'ils en font par faiblesse ou par quelque passion, ils s'en humilient, et ils se relèvent plus forts qu'ils n'étaient avant leur chute, et par là encore elles ne subsistent plus : mais les fautes des âmes froides, quoique plus légères en apparence, subsistent toujours aux yeux de Dieu, parce qu'elles n'ont point ce feu de charité pour les consumer, et qu'elles ne s'en relèvent point tout à fait.

2. Il faut extrêmement distinguer les fautes d'obscurcissement et de défaut de lumière, des fautes de passion ; les fautes de l'esprit, des fautes du cœur : il n'y a proprement que Dieu qui soit juge des fautes qui naissent d'ignorance, où la cupidité ne paraît point avoir de part, et il n'est pas permis aux hommes d'en déterminer le degré.

3. Tous les Saints ont dans le cœur une disposition sincère d'aimer et de suivre toute vérité connue : mais ils ne connaissent pas également toutes les vérités, et ils ne sont pas également appliqués à toutes celles qu'ils connaissent. Dieu les éclaire et les touche différemment selon les divers desseins qu'il a sur eux, et en leur donnant un amour ardent pour certaines vérités par lesquelles il les veut sanctifier, il permet quelquefois qu'à l'égard des autres ils demeurent dans quelque espèce d'obscurcissement, ou dans un défaut de sentiment qui ne vient pas de la corruption de leur cœur, mais de ce que Dieu les applique à d'autres choses ; c'est ce qui fait que ceux qui aiment ces vérités sont souvent choqués de les en voir si peu touchés, parce qu'ils ne considèrent pas qu'ils sont eux-mêmes dans cette privation de lumière et de sentiments à l'égard de plusieurs autres, et que le cœur de l'homme étant étroit au point où il l'est dans cette vie, Dieu n'exige pas qu'il aime

vérité dans toute son étendue, mais seulement que ce soit l'amour de la vérité, et non la cupidité qui soit le principe de ces actions.

4. Quand Dieu laisse ainsi les Saints dans l'ignorance de certaines vérités, ou il détourne les occasions qui les pourraient engager à faire des fautes par cette ignorance, ou il couvre par la pureté de leur cœur, et par l'ardeur de leur charité celles qu'ils font. Il arrive néanmoins de là qu'on peut facilement abuser de leur exemple, soit en s'imaginant qu'on doit suivre aveuglément tout ce qu'ils ont fait, soit en se portant à mépriser ces Saints à cause de ces défauts de lumières : mais il faut remédier à l'un et à l'autre de ces scandales par la considération de cette diverse dispensation que Dieu fait de la connaissance de la vérité ; car on voit par là d'une part qu'il peut rester des ténèbres dans les Saints à l'égard de certains points dans lesquels par conséquent ils ne doivent pas être pris pour guides, et on a lieu de conclure de l'autre qu'il ne s'ensuit pas que ceux en qui on aperçoit de ces défauts de lumières à l'égard de certaines vérités, ne puissent être Saints par l'application qu'ils ont a d'autres.

5. On peut ajouter à cela que peut-être ceux qui blessent en apparence certaines vérités par ignorance et par défaut de lumière, ont devant Dieu plus d'amour et de zèle pour elles que ceux qui font paraître beaucoup de chaleur pour ces mêmes vérités ; car Dieu a particulièrement égard au fond du cœur ; et quand il y voit un amour sincère de la vérité et de la justice, une disposition à les suivre aux dépens de toutes choses, il a moins d'égard aux ténèbres qui empêchent cet amour de se répandre sur certains points particuliers, au lieu qu'il arrive quelquefois que ce zèle apparent pour certaines vérités, n'est qu'un effet d'amour propre et d'attache à son propre sens. On soutient la vérité comme on soutiendrait la fausseté, si on avait les mêmes engagements à la soutenir, et Dieu ne voit souvent rien de sincère au fond du cœur qui tende directement à la vérité.

Des moyens de profiter des mauvais sermons.

§ I

Que les mauvais sermons ne doivent pas servir de prétexte de n'y assister point. Qu'il faut chercher les moyens de s'en édifier, et qu'on ne doit pas mettre de ce nombre ceux qui sont bons dans le fond, quelque défaut de langage et d'ordre que l'on y remarque.

On ne saurait éviter d'entendre quelquefois de mauvais sermons ; car outre qu'on ne connaît pas tous les Prédicateurs, et qu'il n'est pas juste de les éviter sans les connaître, outre que les Prédicateurs mêmes ne sont pas uniformes à prêcher, ou toujours bien ou toujours mal, et qu'ainsi en cherchant un bon sermon, on en trouve quelquefois de fort mauvais ; il semble qu'une personne de piété ne se puisse dispenser d'entendre les prédicateurs, quels qu'ils soient ; car les sermons en général étant nécessaires à l'Eglise, et Dieu ayant choisi cette voie pour l'instruction des peuples, il faut que ceux dont la piété sert de règle aux autres, contribuent à faire subsister ce ministère, en donnant l'exemple de se rendre assidus aux instructions publiques ; autrement, si par un discernement qu'ils feraient des prédicateurs, ils portaient le peuple à se dispenser de les écouter, ce ministère serait peu à peu abandonné, et les simples se trouveraient par là privés du principal moyen que Dieu leur a donné pour s'instruire des vérités nécessaires à leur salut.

Mais afin qu'ils ne destinent pas uniquement cette action à l'édification des autres, et qu'ils en puissent aussi profiter eux-mêmes, leur piété les devrait appliquer à trouver des moyens de s'édifier de toutes sortes de sermons ; et puisqu'il n'est pas en leur pouvoir de faire que tous ceux qui se mêlent de prêcher s'acquittent comme il faut de ce ministère, ils devraient travailler sur eux-mêmes pour s'acquitter, comme ils

doivent, de celui d'écouter les prédications, qui est une autre fonction qui a aussi ses devoirs, et par conséquent ses règles.

On voit bien d'abord que la recherche de ces moyens et de ces règles doit consister à trouver des intentions saintes de s'édifier des mauvais sermons ; car il ne faut pas de méthode pour s'édifier des bons : chacun sait qu'il faut ouvrir son cœur aux vérités solides qu'on y annonce ; qu'il faut demander à Dieu la grâce qu'elles y fructifient comme une semence divine ; qu'il faut les conserver dans sa mémoire comme un trésor précieux, qu'il faut faire en sorte en les repassant souvent dans son esprit, qu'elles s'y enracinent et s'y étendent, et qu'enfin il faut chercher les occasions de les réduire en pratique.

On sait encore assez que l'on ne doit pas mettre au nombre des mauvais sermons ceux, où des vérités, d'ailleurs solides et édifiantes, seraient proposées d'une manière grossière et peu agréable, où le prédicateur aurait peu de talent, peu d'extérieur, peu de facilité de s'exprimer ; car pourvu que le fond soit bon, il faut qu'un auditeur judicieux s'y rattache, et qu'il s'en serve pour couvrir les défauts extérieurs...

§ II

Description des mauvais sermons ; combien ils déshonorent Jésus-Christ. Outrages qu'il reçoit dans sa parole aussi grands que ceux qu'il reçoit dans son corps. Mouvements de frayeur et de reconnaissance qui en doivent naître.

Mais il y a des sermons qui pèchent par le fond même, et qui ne sont remplis que de paroles, qui ont plus de son que de sens. Il y en a où l'on ne débite que des spéculations creuses, et des pensées sans solidité, qui laissent l'âme dans la disette et dans la faim, dont on ne saurait rien rapporter pour la correction de ses mœurs, et où le peuple comprend aussi peu, que

s'ils étaient faits en une langue inconnue ; il y en a même où les prédicateurs dissimulent ou affaiblissent la vérité par une lâcheté criminelle ou l'altèrent par ignorance ou par intérêt.

Comme il est impossible que ceux qui ont un peu de lumière ne reconnaissent ces défauts, on ne doit pas exiger d'eux qu'ils se les dissimulent à eux-mêmes, mais seulement qu'ils ne les agrandissent pas ; et il est bon au contraire qu'ils tâchent de comprendre la grandeur des excès qui se commettent en ce point, et qu'ils gémissent devant Dieu de la manière si indigne dont sa vérité est traitée par les hommes ; car ce saint gémissement faisant une partie de la piété, tout ce qui l'excite leur est utile, et contribue à leur édification.

En considérant avec cet esprit les outrages que Jésus-Christ reçoit dans la dispensation de sa parole, ils trouveront qu'ils ne sont pas moindres que ceux qu'il reçoit dans la distribution de son corps, et qu'on peut dire même qu'ils sont plus grands ; et qu'ainsi ils nous doivent être de plus grands sujets de douleur, d'humiliation et de terreur ; car quoiqu'il y ait une infinité de prêtres vicieux et criminels, qui s'ingèrent dans l'administration des sacrements et dans la distribution du corps de Jésus-Christ, il n'y a rien de plus rare que d'en trouver d'assez impies pour donner aux fidèles des hosties non consacrées, au lieu du corps même de Jésus-Christ, ou pour mêler des poisons avec des hosties consacrées, afin de faire mourir les corps de ceux qui les reçoivent.

Ainsi quoique ces prêtres malheureux commettent un sacrilège par la hardiesse qu'ils ont de s'ingérer dans des fonctions si divines, ceux néanmoins qui participent au corps de Jésus-Christ par leur ministère n'en reçoivent aucun préjudice. Il n'en est pas de même de la parole de Dieu... Il y a des prêtres qui l'empoisonnent par leurs mauvaises maximes, ou par leurs emportements et leurs passions, et qui font ainsi qu'au lieu de porter la vie dans les âmes, elles y portent souvent la mort. Et enfin, il y en a qui, au lieu de la vraie parole de Dieu, ne débitent que leur imagination ; ce

qui ne nuit pas seulement aux simples, en les privant de la nourriture dont ils ont besoin, mais les trompe malheureusement en leur donnant lieu de recevoir comme la parole de Dieu, des pensées toutes humaines et toutes profanes.

Il ne faut qu'appliquer ces vues à l'état présent de l'Eglise pour reconnaître qu'il y a une infinité de chrétiens qui souffrent ce que l'Ecriture appelle *famem verbi*, la *disette de la parole de Dieu,* parce que ceux qui sont chargés de les instruire, au lieu des vérités solides tirées de cette parole, dont ils les devraient nourrir, ne les repaissent que de leurs propres pensées et de leurs vaines spéculations ; qu'ainsi l'Eglise éprouve en bien des lieux cette plaie terrible dont Dieu a autrefois menacé de frapper les Juifs, et que la même Ecriture appelle *ubera arentia*, des mamelles qui n'ont point de lait, c'est-à-dire des pasteurs sans lumière et incapables de nourrir leurs peuples de la doctrine de la vérité ; ce qui doit exciter en même temps en nous des sentiments de compassion pour la misère spirituelle de tant d'autres, des mouvements de reconnaissance de ce que Dieu nous a traités plus favorablement qu'elles, en nous donnant la connaissance de sa vérité, dont il permet qu'elles soient privées, et une frayeur salutaire par la vue du peu d'usage que nous avons fait de tous ces discours...

§ III

Retenue que l'on doit avoir dans les jugements que l'on porte des Prédicateurs. Qu'on peut trouver des sujets d'édification presque dans tous les Sermons. Etendue qu'il faut donner à la piété.

Il faut pourtant avoir soin de retenir dans de justes bornes cette vue des fautes qui se commettent par ceux qui annoncent la parole de Dieu, de peur qu'elle ne nous porte trop loin ; et que comme il paraît peu de lumière,

peu d'onction, et souvent peu de jugement dans certains sermons, elle ne nous en fasse conclure que le Prédicateur est absolument dépourvu de toutes ces qualités ; car ce jugement pourrait être mal fondé. Il y a des gens qui prêchent très mal, et qui ont néanmoins de la piété, et même de la lumière et du jugement en d'autres choses ; et la raison en est, qu'ils ne prêchent mal, que parce qu'ils ont une fausse idée, et qu'ils se sont d'abord proposé de mauvais modèles ; ils se mettent je ne sais comment dans l'esprit, que les Sermons doivent avoir quelque chose de relevé, de sublime, d'extraordinaire, et qu'on y doit éviter les pensées communes et populaires. Ainsi quand ils ont à prêcher, ils ne consultent ni leur cœur, ni la disposition de leurs auditeurs ; ils se guindent en une certaine région de leur esprit, où ils n'habitent pas d'ordinaire, et où ils ont un magasin de pensées fausses et de spéculations creuses, que cette fausse idée dont ils sont prévenus, leur fait approuver. Mais comme ils n'ont le jugement gâté que par cet endroit, ils ne laissent pas de pouvoir être judicieux en d'autres choses, quand ils sont sortis de ce pays, où ils sont en quelque sorte en un état violent, et qu'ils sont revenus à leur manière ordinaire de parler et de penser.

Après qu'on aura donc pratiqué cette équité envers le Prédicateur, et qu'on aura pris résolution de le ménager autant que l'on pourra dans ce qu'on en dira devant les autres, de peur d'empêcher le fruit qu'il peut faire sur ceux qui auraient d'autres vues que nous, il faudra considérer bonnement tout ce qu'il dit, et tâcher d'y trouver quelque chose qui nous puisse édifier, et à quoi notre esprit se puisse attacher, et il est difficile qu'on n'y réussisse si l'on le fait de bonne foi, ou que l'on n'ait au moins sujet de se convaincre que c'est notre peu de lumière et notre peu de vertu qui nous empêche d'en profiter.

Nous voudrions que tous les Sermons continssent toujours quelque beau principe de morale bien développé et bien exprimé, qu'ils nous fissent remarquer quelque défaut considérable de la vie des Chrétiens,

qu'ils nous portassent à la pratique de quelque devoir important. Et en effet il serait à souhaiter qu'ils fussent tels ; et c'est un défaut quand cela n'est pas, parce que les Prédicateurs doivent supposer que le commun du monde ne s'édifie guère que de ces sortes de Sermons ; ce qui faisait dire à saint François de Sales, qu'*il ne trouvait point qu'un Sermon fût bon, si le Prédicateur n'y avait point eu pour but d'édifier quelque coin des murailles de Jérusalem*. On doit néanmoins reconnaître que c'est aussi un défaut d'avoir une piété si resserrée. La vertu chrétienne a plus d'étendue ; elle n'est pas toujours occupée de la correction de nos mœurs, ni du soin de s'instruire des principes du Christianisme ; elle s'oublie quelquefois pour se porter toute à Dieu pour l'admirer, pour le louer, pour considérer ses mystères en eux-mêmes, sans aucun retour sur soi, pour contempler les œuvres de sa miséricorde et de sa justice, pour se réjouir des grâces qu'il a faites aux Saints. Or il n'y a point de Sermon qui ne puisse exciter en nous quelques-uns de ces mouvements, si nous y étions disposés, et si notre esprit n'était point si borné à n'y chercher des sujets d'édification que d'un certain genre ; ce qui fait que souvent on trouve aussi peu à s'édifier dans plusieurs Sermons des Pères, que dans ceux qu'on entend présentement.

§ IV

Qu'il faut aimer les vérités, lors même qu'elles sont mêlées avec d'autres choses qui les déshonorent, ou qu'elles sont proposées d'une manière basse et commune.

On se flatte d'ordinaire d'être du nombre de ceux que Saint Augustin appelle, *non verborum, sed rerum avidos,* avides de choses et non de paroles ; et on s'imagine que c'est ce qui nous dégoûte des Sermons où il y a plus de paroles que de choses ; cependant on peut

dire que ce dégoût vient plutôt d'un défaut contraire, c'est-à-dire de ce que nous sommes plus attachés aux manières qu'aux choses mêmes, et que nous aimons plus la rareté, l'éclat et la justesse des pensées, que leur solidité et leur vérité : car enfin il n'y a point de si mauvais Sermons où il n'y ait des choses, c'est-à-dire des vérités : mais elles ne nous touchent point, parce qu'elles sont ou communes, ou hors de leur place, ou mal exprimées, ou qu'elles y sont mêlées avec quantité de pensées fausses ou éloignées du sujet. Puis donc que tous ces défauts étant joints à la vérité, nous en ôtent entièrement le goût, il faut que nous ayons peu d'amour pour elle. Un diamant mêlé avec des ordures ne perd point son prix à notre égard ; on le ramasse toujours avec soin et avec ardeur quand on le découvre ; et souvent on s'y applique d'autant plus que l'on le trouve dans un lieu qui semble le déshonorer : nous en devrions faire autant de ce peu de vérités chrétiennes qui se trouvent dans de certains Sermons ; il serait juste que nous y fissions d'autant plus d'attention, que notre esprit ne serait pas partagé par un grand nombre de choses qui méritassent son application. Or il n'y a point de vérité chrétienne qui étant méditée comme il faut, ne soit capable de nous nourrir ; et il n'y en a point même qui ne nous parût avoir une très grande étendue, si nous avions assez de lumière pour pénétrer ce qu'elle renferme...

Ne peut-on pas dire de même que l'on ne peut mieux reconnaître si l'on aime la vérité pour elle-même, que lorsqu'elle se présente à nous en des discours où nous ne pouvons rien aimer qu'elle, et où nous trouvons d'ailleurs une infinité de choses choquantes ? Ainsi l'on pourrait faire servir ces sortes de Sermons d'un exercice utile pour honorer la vérité pour elle-même, sans qu'il y eût rien qui partageât l'hommage que nous lui rendons ; et la moindre vérité honorée de cette sorte, serait capable de nous édifier davantage que les instructions les plus touchantes, et qui contentent davantage notre esprit....

§ V

Que les défauts qu'on remarque dans les mauvais Sermons nous donnent lieu d'en remarquer de semblables dans nous-mêmes.

Un autre moyen de profiter des mauvais Sermons, est de se servir de ce qui nous y choque pour connaître nos propres défauts ; et en les considérant de cette sorte, plus un Sermon serait rempli de défauts humains, plus il serait propre pour nous servir de tableau de ce que nous sommes, et de la manière dont nous agissons ; car la vie des chrétiens devrait être une prédication continuelle, qui portât dans l'esprit des autres une image vivante de toutes les vertus. L'apôtre saint Pierre nous recommande d'insinuer l'humilité en toutes choses, *Humilitatem in omnibus insinuate ;* c'est-à-dire qu'il veut que les Chrétiens prêchent l'humilité par toutes leurs actions. On en peut dire autant de toutes les autres vertus, et nous ne devrions rien faire qui ne pût servir à les graver dans le cœur des autres, comme un Prédicateur ne doit rien dire qui n'édifie ses auditeurs : cependant combien s'en faut-il que nos actions fassent cette impression sur l'esprit de ceux qui les voient ? Qu'y portons-nous au contraire le plus souvent que l'image de nos passions, de nos mouvements déréglés, de nos intérêts secrets ? Nous prêchons donc à peu près par nos actions, comme les mauvais Prédicateurs prêchent par leurs paroles ; et nous nous acquittons du ministère général de Chrétiens, comme ils s'acquittent du ministère particulier de Prédicateurs. Ne voyons donc pas leurs défauts tout seuls, mais voyons les nôtres dans les leurs, et tournons contre nous-mêmes une partie de ce dégoût que nous avons d'eux.

Si même nous y prenons garde de près, nous trouverons que les défauts particuliers dans lesquels ils tombent, sont assez semblables aux nôtres, et ont à peu près les mêmes causes.

1. Ces gens suivent d'ordinaire leurs pensées et leurs

fantaisies sans faire réflexion si elles seront proportionnées à l'esprit de ceux qui les écoutent. Nous suivons de même nos humeurs et nos passions, sans avoir aucun soin de proportionner nos actions et nos paroles à l'esprit de ceux avec qui nous vivons ; ce qui fait que nous les choquons en mille manières ; et que nous ne faisons rien qui les édifie.

2. Il y a des Prédicateurs qui choquent les auditeurs intelligents et judicieux, en s'écriant mal à propos sur de petites choses, en s'échauffant sur des sujets qui ne le méritent pas, et en faisant paraître je ne sais combien de faux mouvements, qui incommodent étrangement ceux qui ont l'idée de la justesse aussi bien pour les mouvements que pour les choses.

Mais ce défaut n'est-il pas infiniment plus grand et plus ordinaire dans notre vie, que dans les Sermons ? Car combien se glisse-t-il de mouvements dans nos actions et dans nos paroles, qui sont faux ; non selon la Rhétorique, mais selon la foi ? Ne fait-on pas souvent paraître de l'inclination et de l'estime pour des actions qui ne devraient causer que des sentiments d'horreur ? Ne reçoit-on pas souvent avec moquerie et avec mépris des choses qui ne devraient exciter que de la piété ? Combien relève-t-on de choses qui devraient nous paraître basses et méprisables ! Combien en rabaisse-t-on qui sont effectivement grandes et dignes d'être admirées ! Combien parle-t-on froidement de celles dont on devrait être le plus touché ! Ce sont autant de faux mouvements d'autant plus dangereux qu'ils naissent de la mauvaise disposition du cœur, au lieu que ceux des Prédicateurs ne marquent souvent en eux qu'un simple défaut d'esprit.

3. Plus on a d'idée de la justesse, soit pour les choses, soit pour les mouvements, plus on remarque de défauts dans les Prédicateurs ; et ainsi on peut dire que la réputation de beaucoup de ceux qui éclatent dans cet emploi, n'est fondée que sur le peu de lumière de leurs auditeurs. Si nous avions de même des spectateurs éclairés, et qui eussent l'idée des vrais mouvements que les objets devraient exciter en nous, la manière dont

nous agissons et dont nous parlons, leur deviendrait presque insupportable ; ils ne verraient en nous qu'inclinations corrompues, qu'impressions injustes, que défauts de sentiment et d'amour pour les choses qui en méritent le plus ; et ils éprouveraient à notre égard quelque chose de ce saint mouvement que Jésus-Christ fit paraître à l'égard des Juifs par ces paroles : *O generatio incredula, quousque vos patiar ? O race incrédule, jusqu'à quand vous souffrirai-je ?* L'indulgence avec laquelle on nous souffre, n'est donc aussi qu'un effet de l'aveuglement des hommes. Nous ne passons qu'à la faveur de leur peu de lumière, et il est bien juste que nous souffrions patiemment dans les autres ce qu'on souffre continuellement de nous.

4. Ce qui détourne les Prédicateurs du droit chemin, et qui les jette dans la fausse éloquence, dans les pensées vaines et de nulle édification, est souvent qu'ils ont d'autres vues que celles qu'ils devraient avoir en s'acquittant de leur ministère ; ils veulent paraître savants, éloquents, habiles ; ils se piquent de bel esprit ; en un mot ils parlent pour eux-mêmes, et non pour leurs auditeurs, et en parlant de la sorte ils ne parlent souvent, ni pour leurs auditeurs, ni pour eux-mêmes : ce sont de même ces fausses vues qui se mêlent dans nos actions, qui en détruisent l'édification ; si nous n'en avions point d'autres que de satisfaire à notre devoir et de servir le prochain, elles répandraient une odeur de piété qui gagnerait insensiblement les cœurs ; mais les passions et les recherches secrètes qui s'y mêlent empêchent cet effet, et produisent ordinairement des impressions toutes différentes de celles que nous prétendons. Le désir que nous faisons paraître de nous relever, nous rabaisse aux yeux des autres ; on plaît d'autant moins qu'il paraît plus qu'on a eu dessein de plaire ; et par une contradiction naturelle aux hommes, ils conçoivent justement des passions toutes opposées à celles qu'ils remarquent en nous.

5. Mais ces Prédicateurs dont nous parlons, sont particulièrement propres à faire connaître le néant et l'aveuglement de la vanité des hommes ; ils se fatiguent

dans leur cabinet à produire de belles pensées ; ils en chargent leur mémoire avec travail ; ils les débitent avec hardiesse, et ils sortent ensuite de la chaire fort satisfaits d'eux-mêmes, s'imaginant avoir laissé une grande idée d'eux à leurs auditeurs ; car on ne recherche ces prétendues belles pensées que pour plaire, et il est difficile qu'en croyant plaire aux autres, on se déplaise à soi-même : cependant il n'y a le plus souvent rien de tout cela ; les personnes de piété ont pitié de ces sortes de Sermons : ceux qui sont peu charitables s'en moquent ; presque tous n'y pensent pas un quart d'heure après : c'est à peu près comme l'on nous traite, lorsqu'au lieu de rechercher le vrai bien, nous n'avons pour but que d'acquérir la réputation des hommes. Nous devenons souvent par là l'objet de leur mépris et de leur malignité ; et ceux qui nous sont le plus favorables, s'occupent à peine de nous l'espace d'un quart d'heure.

6. L'illusion de ces Prédicateurs peut encore servir à nous faire remarquer combien on tire peu de secours des autres pour se corriger de ses défauts ; car quoiqu'il n'y en ait point de plus exposés que ceux des Prédicateurs, il n'y a rien néanmoins de plus ordinaire que d'en voir qui y demeurent toute leur vie sans trouver un seul ami qui les en avertisse. On croit que c'est une civilité qu'on leur doit de leur témoigner qu'on est satisfait de leurs Sermons ; et ces civilités étant reçues par l'amour-propre, passent pour des témoignages sincères et des approbations authentiques : ainsi un Prédicateur trompé par les autres et par lui-même, continue souvent à abuser toute sa vie de son ministère ; il détruit au lieu d'édifier, et il épuise inutilement non seulement les forces de son corps, mais aussi celles de son âme, qui s'affaiblit encore plus que le corps par cet emploi quand on ne s'en acquitte pas comme il faut.

Il est moins étrange que les Prédicateurs qui ne sont soumis à personne, se corrigent peu de leurs défauts ; ils s'appellent d'ordinaire eux-mêmes à ce ministère ; ils prêchent quand ils veulent et comme ils veulent, et personne ne prend un intérêt particulier dans la manière

dont ils le font. Mais qui ne s'étonnera que les Prédicateurs choisis par des Compagnies réglées, où l'on ne les admet à ce ministère qu'avec discernement et avec mûre délibération, fassent souvent paraître si peu de spiritualité et si peu de lumière dans leurs Sermons et qu'ils ne les remplissent pas moins que les autres d'une scolastique basse et inutile ?

Ce qui doit augmenter notre étonnement sur ce point est que dans les mêmes Ordres où l'on laisse ainsi les gens prêcher à leur fantaisie et avec des défauts visibles et contraires à la fin de leur ministère, on ne souffrirait pas qu'ils fissent une fausse démarche dans les cérémonies, qu'ils omissent une génuflexion, qu'ils manquassent à la moindre des pratiques régulières. Il y a dans ces sortes de Sociétés des punitions ordonnées pour toutes les fautes contre la régularité, mais il n'y en a point pour ceux qui abusent de la parole de Dieu, soit en débitant au peuple des pensées vaines et abstraites, au lieu de leur donner une nourriture solide et proportionnée à leurs besoins, soit en détruisant le fruit des vérités qu'ils annoncent par une ostentation de science et d'éloquence. On se remet absolument aux Prédicateurs de la manière dont ils s'acquitteront de leur ministère ; on leur laisse suivre leurs idées ; et si l'on leur donne quelques règles pour les conduire, elles sont si vagues et si peu précises, qu'ils s'imaginent les suivre en faisant tout le contraire de ce qu'ils devraient.

On ne peut sans doute alléguer d'autre raison de cette conduite, sinon que l'on sait fort bien dans ces Sociétés en quoi consiste la manière de bien pratiquer les cérémonies ; mais que l'on y a peu d'idée de ce que c'est que d'annoncer la parole de Dieu d'une manière digne de Dieu, et que l'on y connaît peu l'importance des fautes qu'on peut commettre en abusant de ce ministère et en le rapportant à soi-même et non à l'utilité de ses auditeurs.

C'est la conclusion qu'il semble que l'on ait droit d'en tirer : mais elle s'étend beaucoup plus loin que cet exemple, et si nous voulons nous faire justice, nous trouverons qu'elle nous regarde en une infinité de ren-

contres ; car nous sommes de même exacts dans la pratique de certains devoirs extérieurs, jusqu'à y être attachés d'une manière superstitieuse et judaïque ; mais nous n'avons que des idées fort confuses de la plupart des devoirs spirituels et des vertus intérieures ; ce qui fait que nous connaissons peu les fautes que nous faisons contre ces devoirs et ces vertus. Nous ne savons ce que c'est que la véritable humilité, la mortification intérieure, l'amour de la justice, la dépendance de Dieu, le désir de la souffrance ; et comme ce sont ces vertus intérieures qui sont la source de l'onction et de l'édification qui se répand dans les actions et dans les paroles, il n'est pas étrange que ne le connaissant pas et n'en ayant pas même de vraie idée, il n'y ait rien d'édifiant dans notre conversation ni dans notre vie.

Pensées sur divers sujets de morale.

Modérés contredisants.

Il n'y a point de personnes plus contredisantes et plus contredites que celles qui sont les plus modérées dans leurs sentiments. Cela paraît étrange, et est pourtant vrai. La raison en est que la plupart du monde se jette dans l'excès, ou en blâmant, ou en approuvant ; d'où il arrive que les personnes modérées qui ne louent rien et qui ne blâment rien avec excès, mais qui souvent approuvent le bien et blâment le mal dans les mêmes personnes, se trouvent presque toujours contraires au jugement des autres.

Deux sortes de modération.

Il y a une modération de langage et une modération de sentiment, et ce sont deux qualités très différentes. Car souvent ceux qui sont dans des sentiments justes et modérés, ne sont point modérés dans leurs discours, et y font paraître plus de chaleur qu'il ne faut. Et au contraire il arrive souvent que des personnes dont les

sentiments sont très injustes et très excessifs, ne laissent pas d'être modérées dans leurs paroles, ce qui ne sert qu'à les abuser, en leur faisant prendre cette modération apparente pour une véritable modération de sentiment.

Serviteurs imparfaits utiles.

Il est utile à un Maître d'avoir des serviteurs imparfaits, parce qu'il lui est utile d'avoir des dettes à remettre, afin d'engager Dieu à lui remettre les siennes. Ceux qui s'en plaignent se plaignent en effet que Dieu leur donne de l'argent pour acheter le ciel.

Nourriture d'amour-propre due aux serviteurs.

Les Maîtres ne doivent pas seulement à leurs serviteurs la nourriture du corps qui a pour fin la subsistance du corps, mais ils leur doivent aussi celle de l'âme qui a pour fin la conservation de la piété dans ceux qui en ont, et l'établissement de la piété dans ceux qui n'en ont pas.

Mais outre ces deux nourritures, ils leur en doivent encore une troisième, que l'on peut appeler la nourriture de l'amour-propre. Je dis qu'ils leur doivent cette nourriture, parce que la faiblesse de l'homme est telle, qu'il ne peut se passer des consolations humaines et des satisfactions de son amour-propre. Les louanges, l'approbation, les témoignages d'amitié, les espérances qu'on ne les abandonnera pas, le gain et l'intérêt, le repos, le délassement, la joie, sont toutes choses qui contentent l'amour-propre. L'âme s'en voyant dépourvue, tombe incontinent dans l'ennui et dans le découragement.

La raison ne veut pas que l'on ôte aux personnes faibles toutes les consolations humaines et tous les appuis qui les soutiennent ; et comme les serviteurs sont ordinairement du nombre de ces personnes faibles, il est juste de les soulager par ces moyens humains qui entretiennent l'esprit dans une assiette raisonnable.

On y est d'autant plus obligé, que leur condition est dure d'elle-même, et très contraire aux inclinations de la nature, et qu'ayant besoin nous-mêmes de tant d'appuis, il serait bien injuste que nous les refusassions aux autres.

Il est donc vrai qu'il faut nourrir l'amour-propre, mais la fin de cette nourriture n'est pas de faire subsister l'amour-propre, on doit avoir au contraire pour but, non de le détruire, mais d'empêcher que manquant de matière et d'aliments, il ne renverse l'esprit de ceux qui sont trop faibles pour se soutenir sans cela.

Ce n'est pas grande chose que d'avoir ce qu'on appelle communément bon esprit.

On fait trop valoir la qualité que l'on appelle communément bon esprit. L'idée que l'on s'en forme dans le monde n'est pas dans le fond si grande chose, et il y a mille défauts de gens à qui on donne ce nom de bon esprit, équivalents à la bêtise, comme il y a souvent dans les bêtes beaucoup de bonnes qualités équivalentes à ce prétendu bon esprit. Il n'y a que la solidité d'un esprit qui cherche Dieu, qui ne puisse être égalée par aucune qualité humaine.

Ebullitions d'esprit.

Il y a des personnes qui ont des ébullitions d'esprit, comme il y en a qui ont des ébullitions de sang, c'est-à-dire, que leur esprit paraît par tout. Cela m'incommode : je n'aime pas ceux qui m'avertissent si fort de ma bêtise ; ils ne peuvent me communiquer leur esprit, qu'en ai-je donc affaire ? Voilà le sentiment naturel de la malignité humaine. S'il a tant de bien, qu'il dîne deux fois, disent les pauvres superbes dans leurs proverbes : s'il a tant d'esprit, qu'il s'en serve comme il pourra, dit l'orgueil humain. Il est vrai que c'est là le sentiment de l'orgueil ; mais il est de la charité et de l'humilité de ne le pas incommoder.

Origine des Cérémonies.

Si les hommes étaient parfaitement raisonnables, il eût suffi de faire connaître qu'un tel est Magistrat, afin de lui faire rendre obéissance ; mais parce qu'ils sont grossiers et attachés à leurs sens, il a été utile de donner à ces Magistrats certains ornements extérieurs qui les distinguassent, et d'ordonner qu'on leur fît certains gestes, et pour ainsi dire, certaines grimaces qu'on appelle cérémonies. Cette invention a réussi selon le dessein de ceux qui l'ont trouvée.

Mais ces cérémonies ont incontinent changé de nature dans l'esprit du peuple ; car au lieu qu'on ne doit au Magistrat qu'un respect purement extérieur, et une reconnaissance qu'il est Magistrat, c'est-à-dire, chargé de faire exécuter les lois, ce qui peut subsister avec l'idée qu'il est un méchant, un malheureux, un homme digne de mépris ; le peuple et tous les esprits charnels mesurant tout par leur orgueil, trouvent que c'est une grande chose et un grand bonheur que de donner ainsi des ordres, d'être obéi, et de recevoir des honneurs extérieurs : ainsi on commence à considérer les Magistrats comme grands, élevés, heureux ; et ces Magistrats connaissant ces jugements que l'on porte d'eux, commencent aussi à s'en estimer davantage, et à se plaire dans leur condition.

Les mots ne signifient pas la même chose en diverses bouches.

Les mots ne signifient pas les mêmes choses dans la bouche de tous ceux qui les prononcent, tant ils conçoivent les choses diversement. Nous disons tous les jours : *Heureux est l'homme qui n'est point allé au conseil des méchants :* BEATUS *vir qui non abiit in consilio impiorum* : *Heureux ceux qui sont sans tache dans leur voie :* BEATI *immaculati in via :* et en prononçant ces mots, nous sommes frappés d'une certaine idée de bonheur qui ne nous émeut point, tant elle est confuse. Mais

dans la bouche de celui qui a prononcé ces paroles, c'est une idée de ce qui lui enlevait le cœur : il voyait en cela un amas de félicités qui ravissaient son esprit. Ce bonheur qui n'est pour nous qu'un point, est pour lui et pour tous ceux qui ont le même sentiment, une montagne démesurée. L'hébreu est plus expressif : *Beatitudines viri !* O bonheurs infinis de l'homme !

L'amour approche les objets.

Il n'y a que la charité qui nous puisse faire entendre l'Ecriture, parce qu'il n'y a qu'elle qui puisse nous donner les mouvements exprimés par l'Ecriture, sans lesquels on n'y voit rien que de confus, d'obscur et de mort. C'est l'amour qui anime nos pensées et qui les approche de nous. Un Palais vu de loin est comme une masse confuse, mais, en s'en approchant, on distingue les objets, on voit des colonnes, des ordres d'architecture. Quand nous voyons les choses sans amour, on ne les voit que de loin.

Trois caractères d'esprit.

Il y a des gens propres à trouver des vérités : d'autres qui sont propres à trouver des images aux vérités, comme des comparaisons : d'autres qui sont propres à trouver des vérités aux images. Ce sont trois caractères différents d'esprits.

Le premier vient de la lumière et de la subtilité de l'esprit.

Le second vient d'un feu d'esprit, qui concevant les choses vivement, trouve par cette vivacité même des comparaisons pour les exprimer. *A qui,* dit Jérémie, *vous comparerai-je, ô fille de Jérusalem ?... à qui dirai-je que vous ressemblez ?... Le débordement de vos maux est semblable à la mer.* Cui *comparabo te, aut cui assimilabo te, filia Jerusalem ! magna est velut mare contritio tua.*

Le troisième ne vient ni de feu ni de subtilité d'esprit, mais d'une certaine agilité qui applique la même image à diverses idées de vérité qui sont dans l'esprit, et qui trouve ainsi facilement celle à qui elle convient.

Jugements des Essais de Montagne.

C'est un homme qui après avoir promené son esprit par toutes les choses du monde, pour juger ce qu'il y a en elles de bien et de mal, a eu assez de lumière pour en reconnaître la sottise et la vanité.

Il a très bien découvert le néant de la grandeur, et l'humilité des sciences : mais comme il ne connaissait guère d'autre vie que celle-ci, il a conclu qu'il n'y avait donc rien à faire qu'à tâcher de passer agréablement le petit espace qui nous en est donné.

Ainsi, comme le Saint-Esprit a jugé si important de nous faire connaître l'aveuglement de notre raison, lorsqu'elle est privée de la lumière de la Foi, qu'il a voulu nous représenter ses égarements dans un livre canonique, pour nous faire estimer davantage le bien inestimable qu'il nous a fait de nous donner la connaissance du véritable bonheur de l'homme ; de même il semble qu'on puisse tirer quelque utilité du livre de Montagne, puisqu'il représente très naïvement les mouvements naturels de l'esprit humain, ses différentes agitations, ses démarches pleines de tiédeur, et la fin brutale où il se réduit après avoir bien tourné de tous côtés.

Dans ce misérable état l'âme ne s'attache point aux plaisirs par l'estime qu'elle en fait, mais par le mépris et le dégoût qu'elle a de toutes les autres choses. C'est une espèce de désespoir qui l'y porte, et ce n'est pas tant pour en jouir, que pour y noyer ses déplaisirs et ses tristesses.

Cet état est sans remède dans la nature, parce qu'il est impossible de l'en tirer, en lui proposant les biens du monde, puisqu'elle ne s'y est plongée que par le

mépris qu'elle fait de ces biens, et par l'expérience qu'elle a de leur vanité.

Ainsi la brutalité est le commencement et la fin de l'homme corrompu, et les sens et la raison s'accordent dans l'extinction de la raison.

Dieu cache sa vérité.

Dieu a caché la connaissance de l'immortalité de notre âme dans la ressemblance de la naissance et de la mort des animaux : *Idem interitus hominis et jumentorum :* L'HOMME *paraît, et il disparaît dans le monde comme les bêtes.*

Il a caché la véritable Religion dans la multitude des fausses Religions, les véritables Prophéties dans la multitude des fausses Prophéties, les véritables miracles dans la multitude des faux miracles, la véritable piété dans la multitude des fausses piétés, la voie du ciel dans la multitude des voies qui conduisent en enfer.

La solitude désagréable, et pourquoi ?

Les hommes aiment à penser, et à penser à eux d'une certaine manière, en jugeant qu'on les estime, qu'on les honore, qu'ils sont grands, puissants. C'est pourquoi la conversation et la vue du monde sont si agréables : car cela vient de ce qu'elles excitent des pensées de cette nature.

Au contraire la solitude est désagréable à la plupart des gens, parce qu'elle ne leur fournit pas assez de pensées qui leur plaisent. La nature est déplaisante à beaucoup de monde, parce que les images qu'elle fournit n'étant pas aidées de la voix et de mille autres circonstances qui accompagnent la parole, elles sont trop sombres et trop obscures.

Pour se plaire donc dans les forêts, il faut entendre le langage des forêts : car toutes les créatures ont un langage ; c'est-à-dire qu'elles peuvent exciter des pensées. Ceux en qui elle en excite suffisamment peuvent se

plaire dans la solitude, et ils s'y plaisent d'autant plus innocemment que ces images qu'elle leur fournit, leur représentent plutôt la grandeur de Dieu, que leur propre grandeur, et qu'elles leur parlent peu d'eux-mêmes, et beaucoup de Dieu. C'est l'avantage de la solitude.

Esprit de mouche.

Il y a des gens qui ne font qu'effleurer les matières, et qui s'y promènent comme des mouches ; ils n'approfondissent rien : d'autres au contraire laissent des traces et cavent ce qu'ils manient.

Vraie et fausse éloquence.

L'éloquence ne doit pas seulement causer un sentiment de plaisir, mais elle doit laisser le dard dans le cœur.

C'est un mauvais discours que celui dont on ne retient rien.

L'abondance de lumière est différente de la justesse.

Ce sont deux qualités différentes d'esprit que d'avoir beaucoup de lumière, et de bien juger les choses : l'une vient d'une fertilité qui produit beaucoup de pensées par la comparaison de divers objets qui se présentent à l'esprit, l'autre d'une exactitude qui fait examiner chacune de ces pensées avec plus d'attention et de pénétration. Les terres qui portent le plus de vin, ne portent pas toujours le meilleur.

La stérilité qui paraît dans quelques esprits vient quelquefois de leur jugement, qui retranche une infinité de pensées, et prenant les choses par la voie naturelle, ne s'écarte point tant en d'autres détours plus longs et moins naturels.

Les esprits abondants voient tout ce qui est à l'en-

tour de leur objet. Les esprits pénétrants voient tout ce qui est dans cet objet.

Les esprits stupides dans leur froid, sont spirituels dans leur chaleur.

Pourquoi les gens qui paraissent bêtes dans la conversation commune, font-ils souvent paraître beaucoup d'esprit quand on les excite ? C'est qu'il y a un froid et une chaleur d'esprits. Or le froid de ces gens est stupide parce que leurs esprits ne sont point assez agités : et au contraire leur chaleur est spirituelle, parce qu'étant excités, ils trouvent et remuent beaucoup de choses.

Souvent on ne profite pas de la vérité, parce qu'elle est mal dite.

Nous nous plaignons quelquefois des défauts des autres, lorsque nous aurions sujet de nous plaindre encore plus de nous-mêmes. Il ne profite point, dit-on, de ce qu'on lui dit. Mais le lui avez-vous dit en la manière que vous le deviez ? Etiez-vous touché de confusion dans votre cœur ? Avez-vous vous-même confessé humblement votre misère devant Dieu ? Y avez-vous apporté la discrétion et la modération que vous deviez ? Si vous ne l'avez pas fait, vous avez manqué de charité et ce défaut de charité devrait plus vous occuper que tous les défauts des autres. Jésus-Christ dit à tous ses disciples en la personne des Femmes de Jérusalem : *Filles de Jérusalem, ne pleurez point sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes,* pour vous montrer qu'il faut pleurer sur soi-même, avant que de s'arrêter à pleurer sur les autres.

Beauté de découvrir plusieurs vérités tout d'une vue.

C'est un grand ornement dans la nouvelle manière de bâtir, que tous les appartements s'enfilent, en sorte

que en ouvrant les portes on les découvre tous. De même, c'est un grand ornement dans une pièce, quand la proposition du sujet vous fait voir en quelque sorte toute la pièce, mais d'une manière qui excite plutôt le désir de voir distinctement ce qu'elle montre, qu'elle ne le satisfait en découvrant tout ce qu'elle contient.

Ces pièces où l'on traite divers points sans liaison, sont comme ces bâtiments où l'on va de chambre en chambre, et où l'on ne voit jamais plus d'une chambre à la fois.

Deux sortes de défauts d'esprit.

C'est un assez grand mal que de connaître les défauts de son esprit, de les sentir et de ne pouvoir les corriger. Il y en a qui sont sots si doucement, qu'ils ne s'en aperçoivent point du tout ; leurs paroles et leur jugement sont toujours d'accord et ils ne sentent jamais aucun reproche intérieur qui les avertisse de leurs défauts.

Mais ces autres dont nous parlons, ne sont pas de même ; comme ils ne disent rien de bon, ils n'approuvent presque rien de ce qu'ils disent, ils sont toujours leurs premiers censeurs et leur esprit ne leur sert quasi que pour condamner ce qui en naît.

La différence des uns et des autres consiste, ce semble, en ce que les uns n'ont qu'un esprit et que les autres en ont deux. Ceux qui sont ainsi contents d'eux-mêmes jugent et parlent par le même esprit, c'est-à-dire que leurs paroles égalent et suivent leurs pensées et qu'ils n'ont pas plus de lumière qu'ils en font paraître. Ces personnes ont d'ordinaire quelque facilité de parler et comme elles pensent peu et que leur esprit est extrêmement borné, qu'elles ne conçoivent rien de grand ni de subtil, leur imagination s'accoutume à leur fournir promptement les images des sons qui sont nécessaires pour exprimer ces choses communes.

Mais ces autres qui sont malheureux dans leurs défauts, n'en font pas de même ; ils ont une lumière assez étendue, mais fort obscure ; ils ont l'idée du vrai

et du bien, mais ils ne le conçoivent que confusément. De sorte que quand il s'agit de s'exprimer, comme leur entretien ne leur donne pas le temps de chercher les termes propres, ils sont contraints de hasarder et de prendre les premiers venus et le plus souvent ils n'expriment rien moins que ce qu'ils ont dans l'esprit.

Ainsi, les véritables gens d'esprit sont ceux qui n'en ont qu'un, mais qui est juste, et qui conçoit assez promptement et assez nettement les choses pour les exprimer sur-le-champ d'une manière agréable. Les sots heureux sont ceux qui n'ont aussi qu'un esprit, et qui disent les sottises sans s'en apercevoir.

Mais les gens d'entre deux qui ont un double esprit, sont nécessairement malheureux en ce qu'ils sentent leurs défauts : et l'on peut dire que ce double esprit fait qu'ils sont sots aux sots, et ne le sont pas aux gens d'esprit, parce que les uns ne voient que leurs défauts et que les autres sentent au contraire davantage ce qu'ils ont de bon.

Humilité naissante d'orgueil.

Je ne trouve point de qualité plus humiliante que l'orgueil et la vanité. Cette qualité doit faire disparaître à nos yeux tout ce que nous avons de bon, car peut-être l'a-t-elle détruit devant Dieu. De plus, elle attire, je ne sais comment, le mépris ou l'indifférence des autres, qui est une des plus grandes humiliations qu'on puisse avoir dans le monde et en même temps des plus utiles. Ainsi l'humilité peut naître de l'orgueil, pourvu qu'on en accepte humblement les suites.

Délicatesse vient de faiblesse.

On peut avoir l'esprit très juste, très raisonnable, très agréable, et très faible en même temps : l'extrême délicatesse de l'esprit est une espèce de faiblesse. On sent vivement les choses et on succombe à ce sentiment si vif. Il y a des gens qui sont douloureux partout.

On connaît d'autant plus Dieu, qu'on est plus convaincu qu'on ignore sa conduite.

Job pour réfuter la témérité de ses amis, qui décidaient hardiment que les maux qu'il souffrait, étaient un effet de la colère de Dieu contre ses péchés, et pour montrer qu'il entrait plus avant qu'eux dans les secrets de la Providence, leur dit ces paroles remarquables : *Ab Omnipotente non sunt abscondita tempora, qui autem noverunt eum, ignorant dies illius. Les temps différents n'ont point été cachés aux hommes par le Tout-Puissant, mais ceux qui le connaissent, ne connaissent point ses jours.* Ainsi il apporte pour preuve qu'il connaît Dieu, de ce qu'il ignore ses jours, c'est-à-dire ses desseins, et les secrets ressorts de sa Providence. Ceux qui prétendent les connaître ne les connaissent pas ; et ceux qui comprennent qu'il leur est impossible de les connaître, témoignent par là qu'ils le connaissent, parce qu'ils font voir qu'ils ont une plus grande idée de l'infinité des conseils de Dieu, et de l'abîme de sa sagesse.

Cette parole doit donc réprimer toutes les vues et les paroles téméraires par lesquelles nous assurons quelquefois que Dieu fait telle chose pour telle et telle fin : qu'il punit celui-là pour tel et tel péché, qu'il couronne celui-ci pour ses bonnes œuvres, qu'il a dessein de retirer tel et tel effet de ce qu'il permet arriver, que certaines choses sont nuisibles, et d'autres avantageuses, que certains crimes seront punis en cette vie, qu'il délivrera sa vérité par certains moyens.

Il me semble que certaines gens s'éloignaient de cette règle en assurant hardiment qu'on ne sortirait jamais d'affaire par des voies humaines, par des négociations, par la faveur des puissances ; car Dieu cachant quelquefois sa conduite sous ces sortes de moyens, qui les assurait qu'il ne choisirait point cette voie ?

Visite de Dieu.

Il y a un temps que nous devons connaître, et un temps que nous devons ignorer. Nous devons connaître le temps où Dieu nous visite, *Si cognovisses tempus visitationis.* C'est-à-dire, que nous devons écouter ce qu'il nous dit présentement par toutes les manières dont il nous parle, par les maux, par les créatures, par les Supérieurs, par les ennemis. Mais nous devons ignorer les temps que Dieu s'est réservés en sa puissance. *Ce n'est pas à vous,* dit Jésus-Christ à ses Apôtres, *à savoir le temps et les moments que le Père a réservés à son pouvoir.*

Multiplication de ce qui est dit par l'esprit de Dieu.

C'est une étrange chose qu'une seule parole dite par l'esprit de Dieu fait de plus grands effets, et se multiplie plus en quelque manière par les fruits que Dieu en tire, que tous les plus grands discours, quoiqu'utiles et pleins de bonnes choses. Que savons-nous des paroles que sainte Elisabeth a prononcées ? Trois ou quatre mots qui font partie de la Salutation Angélique, et ces trois ou quatre mots se multiplient tous les jours infiniment par l'usage des fidèles, et les fruits que Dieu en tire.

Sécheresse.

La sécheresse est un défaut assez considérable, parce qu'elle éloigne de nous les personnes faibles, et que la plupart des Chrétiens sont faibles ; elle leur ferme le cœur, elle rend incapable de les servir ; il faut donc essayer de l'éviter, et pour l'éviter il la faut connaître, et prendre pour raison une conduite toute contraire à celle à laquelle notre inclination nous porterait.

Si la sécheresse n'est pas un défaut d'amour véri-

table, c'est au moins un défaut d'amour apparent, qui fait qu'on ne donne à ceux avec qui on vit aucune marque d'affection ni d'estime : on n'entre jamais dans aucun de leurs intérêts, on ne témoigne prendre part à rien de ce qui leur arrive de bien et de mal, on les entretient comme si on entretenait des gens venus d'un autre monde, on n'a aucune application à leur faire paraître de la gratitude, on s'acquitte des devoirs de civilité avec une froideur qui glace le cœur, on ne fait paraître par aucune marque, qu'on se fie à eux, ni qu'on agrée rien de ce qui vient d'eux : si l'on croit avoir quelque sujet de se plaindre d'eux, on se plaint à tout le monde hormis à eux-mêmes, comme ne les jugeant pas capables qu'on entre en éclaircissement avec eux. Si l'on est d'un autre sentiment qu'eux sur quelque point, on ne leur en parle jamais, mais l'on garde seulement une réserve extrême avec eux. On témoigne grande facilité à croire le mal, et peu de disposition à croire le bien, l'on se tient resserré et renfermé dans soi-même, sans jamais se communiquer en rien.

Les personnes soupçonneuses et défiantes sont d'ordinaire sèches, parce qu'elles appréhendent toujours de mauvais effets de toutes les ouvertures qu'elles font. Ainsi elles se tiennent resserrées, et sont toujours comme en garde contre les hommes, en pratiquant trop à la lettre ce qui est dit dans l'Evangile : *Donnez-vous de garde des hommes,* CAVETE *ab hominibus.* Elles croient qu'on fera mauvais usage de tout. Ainsi elles n'exposent rien, elles ressemblent un peu à ces avares qui par la crainte incertaine des voleurs tiennent les moindres meubles enfermés à la clef.

Les préventions sont aussi une source ordinaire de la sécheresse particulière qu'on a pour certaines personnes. On se forme des idées d'eux ; souvent sur des signes assez légers, et l'on y demeure ensuite opiniâtrément attaché, et quand on vient à leur parler, on le fait en suivant cette idée et ce fantôme qu'on s'est formé ; d'où il arrive par nécessité que l'on n'entre point dans leur esprit, qu'on ne les entend pas, et que

l'on n'est pas entendu d'eux, ce qui forme un entretien discordant, la douceur et l'agrément de l'entretien consistant dans l'union des sentiments de l'esprit, et des mouvements du cœur.

Cette disposition de sécheresse est contraire à ce qui est dit de Jésus-Christ dans l'Evangile : *Il ne brisera point le roseau cassé, et il n'achèvera point d'éteindre la mèche qui fume encore.* ARUNDINEM *quassatam non constringet, et linum fumigans non extinguet.*

Elle est contraire à cette bénignité et à cette douceur du Sauveur qui a paru à tous les hommes. *Benignitas et humanitas apparuit Salvatoris nostri Dei.*

C'est un défaut plus grand dans les personnes élevées, parce qu'il est plus suspect de fierté et de mépris.

Il est contraire à la charité, car si nous ne pouvons contenter les gens en leur accordant ce qu'ils demandent, contentons-les au moins par des témoignages d'affection : *Si non potes, affabilem te præsta :* si nous ne leur servons point, ne les blessons pas.

Souffrir les personnes sèches.

La vertu chrétienne doit consister à éviter la sécheresse en soi, à la souffrir dans les autres, et même à y remédier autant que l'on peut.

Pour souffrir plus facilement la sécheresse des autres, il faut considérer qu'il est injuste de n'aimer les gens que par rapport à nous, et encore par des témoignages inutiles d'affection. Une personne est sèche ; mais elle vous donne de bons conseils, si vous les lui demandez ; elle est sèche, mais elle est prête d'exposer son corps et sa santé pour vous assister effectivement dans les choses nécessaires, elle est touchée vivement des choses de Dieu ; elle est généreuse, ferme, patiente : n'y a-t-il pas de la bassesse à perdre le sentiment de tant de qualités vraiment grandes, pour l'attache tendre que nous avons à des choses de néant ?

Nous devons faire un état particulier des personnes sèches, mais vertueuses, parce qu'elles nous donnent plus

lieu de connaître si c'est Dieu, ou nous-mêmes que nous aimons dans les autres. Ces personnes si tendres et si pleines de témoignages d'affection nous trompent souvent, nous nous imaginons que nous aimons la vertu en elles, et nous n'y aimons que notre propre satisfaction.

Saint Augustin dit que lorsqu'on aimait les Martyrs dans l'état horrible ou le déchirement de leurs membres les réduisait, il n'y avait que la beauté de la justice qui pût causer cet amour. Il en est de même dans les personnes sèches, quand on les aime, on peut avoir quelque confiance que c'est Dieu et la justice que l'on aime.

De l'entretien.

L'entretien est utile pour se soulager et pour s'instruire. Les pensées purement intérieures ne sont pas assez sensibles. Ceux dont les pensées sont assez vives, n'ont pas beaucoup besoin d'entretien, si ce n'est pour se délasser.

Quoique l'on se parle à soi-même, on parle mieux néanmoins en parlant à d'autres ; l'obligation de se faire entendre fait faire un effort à l'esprit, la présence d'un auditeur l'excite, il agit plus vivement et par conséquent plus agréablement. La présence d'un autre fait penser à diverses choses auxquelles on ne penserait pas. Elle fournit des pensées, elle les soutient.

L'entretien est dangereux, c'est un mélange d'esprits corrompus. C'est un air de gens qui ont la peste et qui nous la communiquent.

L'esprit se forme plus par l'entretien que par toute autre chose. On oublie ce qu'on lit. On ne le sait que quand on l'a dit. Vous voyez quantité de personnes qui n'ont rien appris dans les lieux où l'on instruit les gens à dessein, qui se forment dans le monde, et ne sont presque plus connaissables. L'esprit s'y dégage, s'y dénoue, y devient appliqué.

L'entretien fait une partie considérable de la vie. C'est ce qui unit ou désunit les amitiés. C'est le principal moyen d'édifier ou de scandaliser les autres. C'est une manière commune à tous les fidèles d'édifier le prochain. C'est une charité toujours prête et qui ne coûte rien.

Qu'y aurait-il de plus heureux que la société des hommes, si tous leurs entretiens étaient édifiants. Il y a bien des manières d'édifier sans paraître prêcher. On édifie en faisant paraître les sentiments et les mouvements que l'on doit avoir sur toutes les choses qui se présentent. On édifie en excusant le prochain. On édifie en se modérant lorsque les autres s'impatientent. Il n'y a qu'une personne qui prêche, et il ne le fait qu'à certaines heures à certains jours. Pour un Prédicateur il y a cent mille personnes qui s'entretiennent. Les Prédicateurs mêmes pour une heure qu'ils emploient à prêcher en emploient mille à s'entretenir.

Il faut que l'entretien ait toujours une fin raisonnable. La fin raisonnable est de tirer avantage de l'entretien du prochain, ou de lui servir.

La fin de se soulager et de soulager le prochain peut être de charité, quand on ne passe point les bornes de la nécessité. C'est ce qui peut autoriser les discours agréables, comme ceux des choses de la nature, des nouvelles publiques. Quand on se porte à ces entretiens par raison, par charité, ils peuveut devenir bons. Mais pour cela il faut choisir des personnes ennuyées qui ont besoin de soulagement, et non des personnes occupées. Il ne faut pas faire perdre le temps en ces sortes de choses, non seulement aux Prêtres, mais à toutes les personnes qui l'emploient réellement.

Si vous êtes faible et que vous ne puissiez souffrir la solitude de votre maison, vous pouvez peut-être vous soulager en faisant quelques visites, mais prenez garde de ne pas charger excessivement ceux à qui vous les ferez. C'est un grand fardeau qu'un homme qui ne saurait se porter soi-même, il le doit donc au moins partager en n'en chargeant pas un de ses amis entièrement. Il faut penser que cet homme n'a peut-être pas

le même besoin que nous, qu'il peut employer utilement son temps.

La plupart des visites ne sont autre chose que des inventions de se décharger sur autrui de poids de soi-même que l'on ne saurait porter.

Une des plus grandes et des plus dangereuses faiblesses du monde, est de ne pouvoir demeurer seul. Cela nous rend dépendant de tout le monde, met notre repos entre les mains d'autrui, oblige à acheter les soulagements par mille servitudes, nous rend incapables d'une infinité de choses.

Je ne sais d'où vient que les Prédicateurs se corrigent si peu de la longueur de leurs sermons, et les causeurs de la longueur de leurs visites. N'est-ce point la vanité qui les trompe? Comme ils sont satisfaits de ce qu'ils disent, ils pensent de même des autres.

Qui aurait un peu d'adresse, il y aurait à profiter pour soi-même et pour les autres dans tout entretien ; on pourrait tourner facilement le discours sur quelque matière qui nous serait utile, si l'on n'avait plus dessein d'instruire les autres que de s'instruire.

Quand on entretient quelque personne célèbre dans une profession, on ne devrait pas manquer d'entretien, car il n'y aurait qu'à la mettre sur sa profession. Il est utile d'apprendre quelque chose de tous, principalement quand n'y a rien de meilleur à faire.

Dans l'entretien il faut avoir la vue de profiter des autres. L'honnête divertissement qu'on se procure et qu'on procure aux autres, est une espèce de profit et d'utilité. Pour profiter des autres, il les faut jeter sur les matières qu'ils savent ; un homme qui a voyagé, sur les voyages ; un homme savant dans l'histoire, sur les historiens ; un critique, sur la critique ; un médecin sur la médecine. Il est utile pour cela, quand on prévoit qu'on sera obligé d'entretenir une personne, d'avoir une provision de questions à lui faire.

Qui serait autant appliqué qu'il devrait à faire profit de toutes choses, trouverait peu de personnes dans l'entretien desquelles il ne se pût instruire. Ce sont toujours des hommes, et les actions de l'esprit humain

sont toujours admirables. Ils ont leurs passions, ces passions les occupent ; ils voient certaines choses, ils n'en voient pas d'autres : il est beau de considérer les bornes et le cercle dans lesquels l'esprit de chacun est renfermé. Les uns l'ont plus petit, d'autres l'ont plus grand. Mais il est fort petit à l'égard de tous.

Un Ange qui connaît les bornes dans lesquelles le plus grand esprit du monde est resserré, s'étonne de sa petitesse. Croit-on qu'un Prince dont la réputation s'étend dans la plus grande partie de la terre, ou un Ministre d'Etat qui semble avoir dans la tête les affaires de tout un Royaume, ait l'esprit fort étendu ? Tout cela se réduit à d'étranges abrégés, et à des raccourcis terribles. Les Rois n'ont dans l'esprit qu'un certain nombre de gens qu'ils connaissent, et à l'égard desquels ils veulent se signaler, et ces gens-là sont en petit nombre, *numerabiles*, ils ne voient le reste que dans une certaine confusion.

Allégories.

Le nombre de gens qui ont besoin de preuves est fort petit parmi les Chrétiens et doit être peu considéré ; on peut même dire que les prédications ne sont pas faites pour eux ; car on a droit de supposer que ceux à qui on parle sont chrétiens. Ceux qui ne le sont pas ont besoin d'autres instructions et la Religion n'en manque pas ; mais ils ne doivent pas trouver mauvais qu'on parle à des gens qui font profession du Christianisme, comme s'ils l'avaient dans le cœur.

Le principal but doit donc être de les édifier et l'on ne peut nier que les allégories n'y soient utiles, lors même qu'elles ne sont pas certaines. Car elles mettent toujours une vérité devant les yeux et elles la mettent même d'une manière qui arrête davantage l'esprit, parce qu'elles la font voir dans une image.

L'esprit est si porté à considérer les rapports des choses, qu'il n'y conçoit jamais bien la vérité, s'il ne la

voit dans une figure. La vérité est en quelque sorte comme un soleil, il le faut voir dans l'eau ou dans un miroir qui tempère les rayons ; c'est un éclair qui passe trop vite, il le faut arrêter et fixer.

Si les allégories ne sont pas certainement vraies, elles ne sont pas aussi certainement fausses ; et cela suffit dans les discours de Morale, lorsque l'allégorie est jointe avec la certitude entière de l'objet représenté.

Les allégories quoiqu'incertaines ont encore un avantage réel, c'est qu'elles empêchent qu'on ne méprise quantité de choses dans l'Ecriture qui paraissent basses. Car l'esprit est arrêté par cette considération qu'elles représentent peut-être de grandes choses ; et quand on lui fournit une explication probable, il est encore plus porté à la retenue, puisqu'il ne sait pas si cette figure n'est point véritable.

Conversation des Femmes.

La conversation des femmes est dangereuse pour tout le monde et l'on n'en doit pas excepter les plus réglées, les plus honnêtes, et les plus incapables d'inspirer ou de recevoir ce que l'on appréhende de ce commerce.

Un Ecclésiastique qui voit des femmes est à demimarié, parce que quelque pures que soient ces liaisons de part et d'autre, elles ne sont pas exemptes de ces complaisances réciproques, qui sont toujours un peu différentes de celles qui se trouvent entre des personnes de même sexe ; l'on se repose toujours un peu tendrement sur l'esprit l'un de l'autre, et c'est une partie de la douceur du mariage.

Les femmes ne sont pas seulement affaiblissantes par ces tendresses qu'elles excitent, par les amusements qu'elles causent, mais elles sont toutes pour la plupart ennemies de la pénitence, au moins pour les autres. Elles engagent au luxe, à la propreté, à la délicatesse. Avoir une femme pour conseiller, c'est avoir une double concupiscence.

Un Ecclésiastique qui est obligé par nécessité d'avoir

quelque conversation avec des femmes pour leur propre bien, devrait avoir soin de ne prendre jamais d'elles aucun avis pour ses habits, ses ameublements, ses maladies et généralement pour tout ce qui le regarde.

Il le doit faire non seulement pour éviter l'affaiblissement que leur mollesse est capable de lui causer, et pour les railleries que tous ces commerces attirent, mais pour leur ôter aussi cette matière et cette occasion de s'occuper de lui, de s'attacher à lui, de s'y reposer.

Les femmes sont semblables à la vigne, elles ne sauraient se tenir debout ni subsister par elles-mêmes, elles ont besoin d'un appui, encore plus pour leur esprit que pour leur corps, mais elles entraînent souvent cet appui et le font tomber.

Il y a une galanterie spirituelle aussi bien qu'une sensuelle ; et si l'on n'y prend garde, le commerce avec les femmes s'y termine d'ordinaire.

En même temps que ce commerce augmente l'attache de la passion, il domine celle de la raison, je veux dire celle qui est fondée sur l'estime de la vertu de ceux dont on prend la conduite. Les femmes connaissent leurs défauts, elles sentent leurs immortifications, leurs promptitudes. Leur passion présente leur fait passer par-dessus et leur en ôte le sentiment ; mais cette passion venant à cesser, ces défauts qui étaient comme couverts à leurs yeux s'y présentent en foule et causent de grandes désunions.

On n'est pas mieux dans la solitude, que dans le monde, quand on est vide de Dieu.

C'est en vain qu'on se sépare des grandes affaires : si Dieu ne remplit le vide qu'elles laissent, on éprouve dans la solitude les mêmes faiblesses, les mêmes distractions. Pour peu d'affaires que l'on ait, il y en a toujours assez pour remplir un cœur que Dieu ne remplit pas. Les petites affaires deviennent grandes, quand nous n'en avons point de grandes, parce que l'esprit qui n'est pas distrait ailleurs s'en occupe tout

entier. On se noie dans un ruisseau quand on n'a pas la force de se relever, l'âme se peut abîmer dans les moindres affaires au défaut des grandes.

Etendue de la reconnaissance.

On borne d'ordinaire sa reconnaissance aux grâces que l'on reçoit immédiatement de Dieu, et aux bienfaits auxquels on participe actuellement ; cette idée néanmoins est infiniment trop resserrée ; car les préparations des bienfaits et des grâces, et tout ce qui se fait dans la vue de nous faire du bien, tient déjà des bienfaits. Or cette considération étend infiniment notre reconnaissance, car il est certain que Dieu dont la connaissance est infinie, a vu toutes les suites de ses œuvres, et que non seulement il les a vues, mais qu'il les a voulues. Il nous a eus dans l'esprit de toute éternité, et il n'a rien fait de toutes les choses auxquelles nous avons part, que dans le dessein exprès de nous y donner part.

Pour donner donc une juste étendue à sa reconnaissance, un homme doit établir premièrement ces principes.

1. Que tout ce qu'il reçoit par le ministère des créatures, est un bienfait de Dieu, qui a eu de toute éternité la volonté de lui faire ce bien, et qui y a disposé ceux dont il l'a reçu.

2. Que les préparations des bienfaits étant jointes à cette vue expresse, sont des bienfaits.

Ces principes supposés, on se doit considérer, et dans son être naturel, et dans son être spirituel, et dans tout ce qui regarde la conservation de l'un et de l'autre.

Notre être naturel, c'est-à-dire notre vie, dépend d'une infinité de causes que la Providence de Dieu a réunies.

Il fallait afin que nous vinssions au monde, qu'il y eût un monde, des hommes, des femmes, que ces hommes et ces femmes s'unissent ensemble par des mariages ; et afin de les unir de la sorte, il a fallu qu'une infinité de circonstances se rencontrassent, que ces hommes et

ces femmes fussent préservés de la mort, qu'ils se vissent, qu'ils s'aimassent.

Un seul mariage ne se forme que par le concours d'une infinité de hasards ; qui peut donc comprendre l'infinité de ceux qui ont concouru à la naissance temporelle d'un homme qui naît après six mille ans depuis la création du monde, et une si longue suite de générations : cependant dans toute cette infinité de hasards, il n'y en a pas un où Dieu ne nous ait eus en vue, et qu'il n'ait disposé tout exprès pour nous faire naître.

Il en est de même de la première institution du ciel et de la terre. Dieu les a créés avec une volonté expresse que nous en jouissions, pour nous les donner, pour les faire servir à la conservation de notre vie, et nous en devons être aussi assurés que s'il nous avait dit : *J'ai créé le ciel, ce soleil, cette terre pour ton usage*.

Notre naissance dépend de tout : des guerres, des révolutions d'Etat, des pestes, des famines, des lois, des polices. Ainsi tout s'est fait pour nous.

On a établi des lois pour nous mettre en sûreté, on a trouvé des arts pour nous faire vivre commodément.

Cela est encore plus sensible dans ce qui regarde la Religion.

Dieu nous avait en vue dans tout ce qu'il a fait dans l'Ancien Testament, puisque nous en jouissons par la lecture de l'Ecriture, et que l'Ancien Testament a été nécessaire pour donner lieu au Nouveau, qui fait notre espérance et notre bonheur.

Toute la vie de Jésus-Christ est pour nous. Les Martyrs ont souffert pour nous. L'Eglise a combattu pour nous contre les hérésies, nous en lisons l'histoire comme si nous n'y avions point de part. Cependant tout cela s'est fait pour nous. L'Arianisme a été ruiné par saint Athanase, pour nous conserver la pureté de la foi de la Trinité. Saint Augustin a combattu les Pélagiens pour nous assurer la connaissance de la grâce.

Dieu avait expressément ce dessein, nous l'en devons donc remercier.

Tout est pour Jésus-Christ, Jésus-Christ est pour nous.

Lettres choisies.

Qu'il ne faut point aimer les jugements précipités, quoiqu'ils nous soient favorables.

Je n'ai nul dessein, Mad., de vous mettre de mon parti, et j'approuve tout à fait la conduite que vous gardez, qui est de n'en prendre point. Je n'aime point du tout ceux qui me sont favorables sans connaissance, parce que je ne dois pas aimer qu'ils agissent témérairement. Or sans doute vous jugeriez témérairement si vous vous déclariez pour moi, étant aussi peu instruite que vous le pouvez être. Pourquoi donc, me direz-vous, m'avez-vous dit quelquefois dans les lettres diverses choses qui tendaient à me faire croire que vous aviez raison, et que les autres avaient tort ? Je m'en vais vous satisfaire sur ce point. Je n'ai pas de preuves bien certaines que ceux qui sont intéressés dans cette affaire gardent une retenue fort exacte, et qu'il ne leur échappe quelquefois d'accuser les gens d'intérêts et d'autres motifs assez bas. Or ces mots que j'ai mêlés quelquefois dans mes lettres tendent uniquement, non à vous faire juger en ma faveur, mais à vous empêcher d'en juger, en vous faisant regarder cette affaire comme embarrassée, les uns disant d'une manière, et les autres d'une autre. Quand vous serez dans ce poste-là, je n'essaierai jamais de vous en tirer.

Ce que l'on doit penser de ceux qui trouvent tout le monde ridicule.

Vous l'avez échappé belle sur ce que vous me mandiez, Mademoiselle, que vous trouviez tout le monde ridicule. Car il m'était venu dans l'esprit de faire un Traité pour montrer : 1. Que ce sentiment n'était permis qu'à ceux qui se trouvent sérieusement très ridicules eux-mêmes.

2. Qu'il est toujours dangereux, si l'on en demeure là, et si on ne passe à d'autres mouvements plus charitables. 3. Que souvent ce que nous trouvons ridicule ne l'est pas, et que cette pensée ne vient que de ce que nous concevons trop superficiellement les choses, et que nous ne les pénétrons pas assez. Mais je n'ai point du tout le loisir de faire des Traités. J'admire combien on fait peu de choses dans la vie, quand on a comme moi peu de tête, peu d'yeux et peu de santé. Ainsi qu'il ne vous prenne pas envie de me le demander. Méditez, si vous pouvez, vous-même sur ces trois points.

De la manière dont on peut être mécontent des hommes.

A Madame de Saint-Loup.

Comme les mécontens s'unissent en Hongrie, et forment un parti formidable à la maison d'Autriche, je suis d'avis, Madame, que nous nous unissions aussi pour former un parti que l'on appellera les mécontens du genre humain ; (la conséquence n'est pas trop juste : mais il n'importe, ce qui est écrit est écrit), et ce sera, s'il vous plaît, le sujet que je prendrai pour vous entretenir dans cette lettre que je vous écris sur l'avis que m'a donné une de vos amies, que vous ne seriez pas fâchée d'en recevoir de ma part pour vous divertir dans votre solitude. Je ne sache point de sujet qui y soit plus propre que celui-là, et qui tende plus directement à la fin que je me propose ; car quel moyen plus naturel de consoler quelqu'un d'être séparé des hommes, que de lui apprendre à les haïr. J'entends de cette haine parfaite qui s'accorde fort bien avec la charité et qui est plus capable de la conserver que de la détruire. Il faut pour cela séparer d'abord ce qu'il y a de Dieu dans les hommes, leur charité, leur vertu, les grâces qu'ils peuvent avoir reçues de Dieu, qu'il ne faut jamais rendre l'objet de notre mauvaise humeur ; mais pour

tout le reste, l'Ecriture l'abandonne à notre aversion, puisqu'elle veut que nous le mettions au rang de ce qu'elle appelle *vanité des vanités*. Ce serait un discours trop grand que d'entreprendre de décrier le monde entier dans une lettre. Je me renfermerai donc dans des bornes plus étroites, en vous faisant seulement le portrait de la vie que je mène ici, et des gens qui m'environnent de près ou de loin.

Je vous la puis définir en un mot, en vous disant que c'est une solitude entière, non extérieure, mais intérieure, qui consiste en ce que je ne trouve personne avec qui je puisse espérer d'avoir quelque union de lumières et de sentiments. Ainsi il faut renfermer toutes mes pensées au dedans de moi, et écouter celles qu'on me dit, qui sont les plus étranges du monde. Ce sont pour la plupart, des maximes fausses, et souvent hérétiques, que des gens ramassent dans les rues, qu'ils n'examinent jamais, et sur lesquelles néanmoins ils établissent la conduite de leur vie. C'est perdre sa peine que de les vouloir porter à en douter. Pour en douter, il faut s'y appliquer, et raisonner avec quelque suite, et c'est ce qu'ils ne font jamais. Ainsi il n'y a pas d'autre remède que de les laisser là, et de parler de la pluie et du beau temps. Voilà, Madame, où j'en suis, et cet état que je décris n'est point extraordinaire. Dans quelque société que l'on vive, on y peut remarquer que presque tout le monde a ses pensées et ses jugements à part, peu de gens conviennent de lumières, et encore moins d'inclinations et d'affections. La plupart du monde cherche son intérêt ou son divertissement dans le commerce qu'il a avec les autres, et il n'y en a presque point qui s'y portent dans le dessein de leur procurer quelque avantage spirituel, ou d'en tirer quelqu'un pour soi-même. Nous ne devons point regretter, Madame, la privation de l'entretien de tous ces gens qui nous viennent voir comme ils vont à la Comédie. Il n'y aurait que celui du petit nombre d'amis éclairés et affectionnés que l'on pourrait regretter avec quelque sorte de justice. Mais, entre nous, combien le nombre en est-il petit ? La charité de ce monde n'est-elle

pas souvent tellement couverte de cendre, que si elle se conserve au dedans, elle ne jette au dehors aucune chaleur ? A combien est-elle souvent épineuse ? Et combien est-il souvent à craindre que ces épines ne nous blessent, et ne nous fassent des plaies dangereuses ? Il n'y a donc pas quelquefois moins d'avantage à être séparé de ses amis, que d'être en liaison avec eux, parce qu'il est difficile que ce commerce ne produise des diversités de sentiments, et qu'il n'y a presque personne entre les gens de bien qui sache se modérer quand il n'a pas les mêmes lumières que les autres. Chacun le veut emporter, et ne se contente pas de blâmer celles d'autrui comme fausses, il veut aussi que l'erreur qu'il lui attribue, ait son principe dans le cœur, et on ne manque jamais de deviner quelque intérêt qui le fait agir. A quoi bon tout cela ? me direz-vous. A conclure que ce n'est pas un grand mal d'être seul, d'être à l'écart des hommes, et qu'il y a peut-être plus de mal que de bien dans la société de ceux qui sont d'ailleurs estimables, et que nous ne devons pas laisser d'aimer et d'estimer nonobstant les épines qui nous blessent. Vous pensez sans doute en vous-même, que qui parle de cette sorte en veut à quelqu'un ou à quelqu'une. Vous ne devinez pas mal : mais il vous doit suffire que ce quelqu'un n'est pas vous, ni les gens que vous connaissez, et qu'ainsi vous n'avez point d'intérêt à ma mauvaise humeur. Le pis est, Madame ; car il faut que j'ajoute encore cela, que l'on ne saurait jamais s'assurer d'avoir raison dans ces différends ; car on peut bien avoir certitude qu'on n'a point de tort, ni dans le fond, ni dans la manière, et que les autres ont tort en l'un et en l'autre, mais il y a un autre tort plus intérieur dont on ne se peut jamais bien justifier devant Dieu, et que l'on a toujours sujet de craindre. C'est qu'il se peut fort bien faire que des gens qui raisonnent de travers, qui se précipitent dans leur jugement et qui ont tort visiblement dans le fond et dans toutes les manières, aient néanmoins au fond du cœur un grand feu de charité qui excuse tout cela devant Dieu, et qui le couvre à ses yeux, selon qu'il est dit, que *la charité*

couvre la multitude des péchés ; et qu'une personne qui aura raison, et clairement raison dans le fond et dans la manière, ait néanmoins beaucoup plus de tort que ceux dont j'ai parlé parce qu'elle aura moins de charité et plus d'aigreur, et que son dépit sera plus durable. Ainsi, Madame, tout est misérable dans le monde, puisque c'est même une misère et une tentation que d'y avoir trop de raison ; et c'est avec grand sujet que je vous veux porter à en être mécontente, pourvu que vous vous enfermiez aussi dans ce mécontentement ; car il n'est permis d'être mécontent des autres, que lorsque l'on l'est encore plus de soi-même.

Ce que c'est que d'être opiniâtre.

A Madame de Saint-Loup.

Que voulez-vous que je vous dise pour vous édifier, vous qui allez quand il vous plaît aux sources de l'édification, et qui en buvez à longs traits, en sorte que vous en devriez faire part à vos amis, sinon comme fontaine au moins comme canal. Il est vrai qu'il en reste quelque teinture dans vos lettres, et que qui serait bien spirituel y en trouverait assez. Quoique je ne le sois guère, je ne laisse pas d'y en trouver beaucoup. N'est-ce pas y pratiquer l'humilité que d'avouer comme vous faites, que vous aimez à avoir raison ; car c'est avouer en même temps que vous ne l'avez pas toujours, puisqu'il n'y a rien de moins raisonnable que de désirer si fort que l'on croie que nous l'ayons, et de s'imaginer de l'avoir. C'est ce qui rend tout le monde incorrigible ; car le premier pas pour se corriger, c'est d'être persuadé qu'on a tort ; et le premier pas pour se le persuader, est de bien croire qu'on le peut avoir. C'est, Madame, la vraie distinction entre les opiniâtres et ceux qui ne le sont pas. Il y en a qui traitent d'opiniâtres ceux qui ne

sont pas de leur sentiment, et qui se mettant en possession de la vérité ne croient pas qu'on leur puisse rien contester sans opiniâtreté. Mais cette idée est très fausse. Il n'y a point proprement d'opiniâtreté à n'être pas du sentiment d'un autre. Si l'on a raison de n'en être pas, on est louable de ne s'y pas rendre ; et si l'on se trompe, c'est une erreur de l'esprit. Mais c'est toujours un effet de sincérité que d'avouer de bonne foi que l'on n'est pas persuadé de ce sentiment. Qu'est-ce donc que d'être opiniâtre? C'est, Madame, d'être attaché à son sentiment vrai ou faux ; en sorte qu'on ne s'imagine pas pouvoir avoir tort, et que l'on ne daigne pas examiner les raisons de ceux qui sont persuadés que nous nous trompons : c'est se blesser d'être contredit, et s'imaginer qu'en combattant notre opinion on combat la raison même. Or vous n'en êtes pas là, Dieu merci ; on vous peut fort bien contredire, comme vous savez fort bien contredire les Princesses mêmes, et que vous ne leur cédez jamais un pouce de terrain. Ainsi vous aimez à avoir raison sans opiniâtreté ; et je pense, après tout, que si l'on s'y voulait obstiner, on vous réduirait quelquefois à avouer que vous ne l'avez pas toujours ; et que si vous ne cédez point à la principauté, ce que je trouve fort louable, vous céderiez à la raison. Je ne suis donc pas trop incommodé de cet amour que vous avez d'avoir raison, puisqu'il peut souffrir qu'on le contredise, et que je puis espérer même de le convaincre, s'il y a lieu de le faire ; et c'est ce que je pourrai quelque jour entreprendre sur un certain sujet sur lequel je crois que nous pensons différemment.

Que l'impuissance est un grand talent.

Je vous écris, Mademoiselle, dans une espèce de convalescence qui n'a pas été précédée d'une grande maladie. Deux jours de fièvre pour un autre ne sont rien : mais pour moi, cela suffit pour être réduit à une très grande faiblesse ; il semble pourtant que je suis

quitte de la fièvre, mais non pas de la courte haleine ou asthme qui me dure depuis quatre mois ; c'est un mal où je retombe de temps en temps, et qui m'emportera quelque jour selon l'apparence. Pourvu qu'il me dure encore autant qu'il m'a duré, cela n'ira pas mal, car il y a quarante ans que j'en fus attaqué la première fois, et les cinq premières années il fut continuel, et l'on crut chaque année que j'en mourrais. Il a été moins violent depuis ; mais il est un peu bien long cette année : peut-être que les chaleurs m'en tireront. Vous voyez que c'est un mal d'assez bonne composition, puisqu'il laisse vivre les gens si longtemps : mais il est encore bien meilleur pour l'âme que pour le corps ; il m'a réduit à une espèce de silence nécessaire, en me rendant presque incapablede tous les emplois du monde, parce qu'il n'y en a guère où il ne faille avoir de la voix et de la force de corps. Or c'est un grand talent qu'une impuissance bien avérée : combien pensez-vous qu'il faille de délibérations à M le Tourneux pour savoir quel usage il doit faire du talent qu'il a de prêcher ; il se peut tromper en s'y portant ; il se peut tromper en s'en retirant. Jamais, Dieu merci, je n'ai été en peine de tout cela, parce que j'ai su certainement que Dieu ne voulait pas que je fusse d'aucun emploi qui eût besoin d'avoir des poumons ; et je vous assure que ce n'est pas un petit soulagement. Je me laisse aller à vous parler de cette matière, parce qu'il me semble qu'elle n'est pas inutile : le monde ne fait état que des talents d'action, et l'objet de son horreur, c'est de n'être bon à rien : cependant c'est un jugement plein de fausseté, et qui n'a sa source que dans la vanité naturelle à l'homme ; et si nous nous en étions bien défaits, nous trouverions bien plus de bonheur dans la privation des talents, que j'appelle des talents d'impuissance, que dans toutes les grandes qualités. Le bonheur des Religions est pour celles qui n'ont point de talent extérieur, que l'on connaît pour n'en point avoir : celles qui en ont sont beaucoup moins heureuses quand on les connaît et qu'on les emploie, parce que l'on les tire de l'état de rabaissement, qui

est le vrai état qui convient à l'homme dans cette vie ; et c'est toujours un sujet de peine quand on en a, et qu'on n'est pas employé, qui est plus ou moins sensible, selon que l'âme est plus ou moins humiliée.

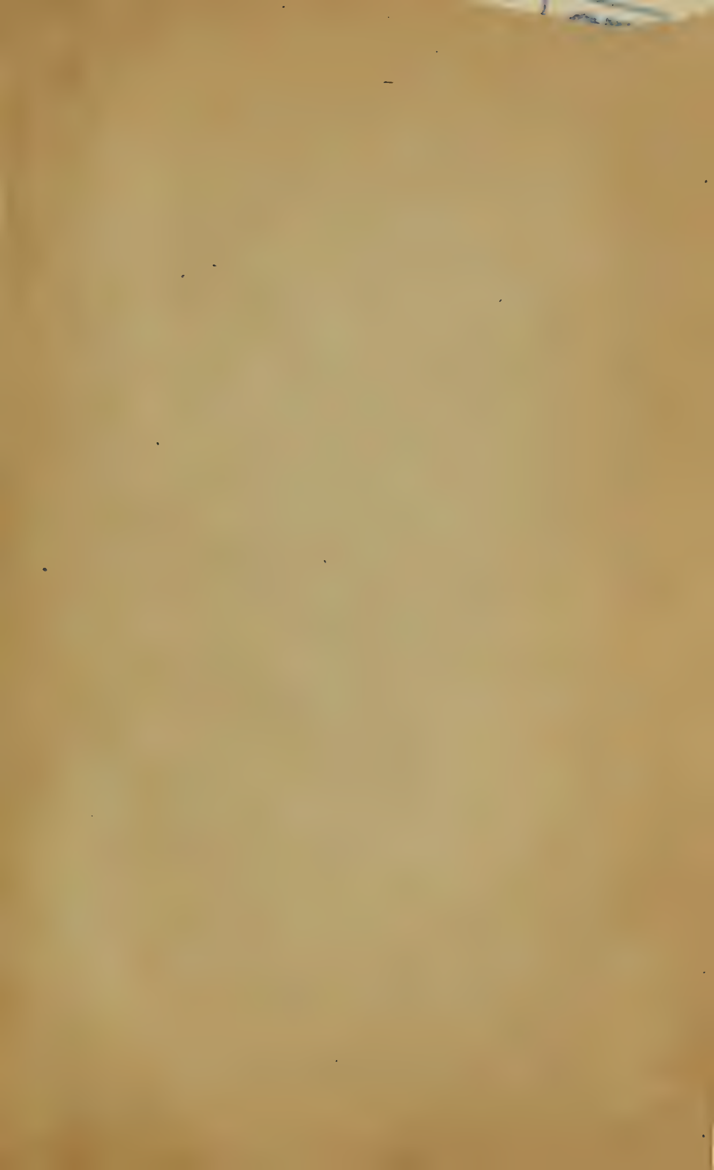
Ce n'est pas que je crois qu'il soit permis à une personne qui serait dans une Religion, de se contrefaire et de cacher ce que Dieu lui a donné de talent : elle doit aller simplement ; et faire le mieux qu'elle peut tout ce qui lui est commandé, parce que ce n'est pas à elle à disposer d'elle-même ni de ce que Dieu lui a donné. Mais si par une privation réelle de talents, par des accidents et des maladies, et même par des préventions on vient à ne la juger bonne à rien, elle doit embrasser cet état comme le plus grand don de Dieu, et s'y tenir dans la joie et dans le repos, tant que Dieu l'y laissera, et souhaiter même qu'il l'y laisse. Voilà assez de moralités : mais il n'était pas juste que je vous eusse entretenu d'une petite maladie comme la mienne, sans vous donner au moins quelque sujet de vous la rendre utile à vous-même.

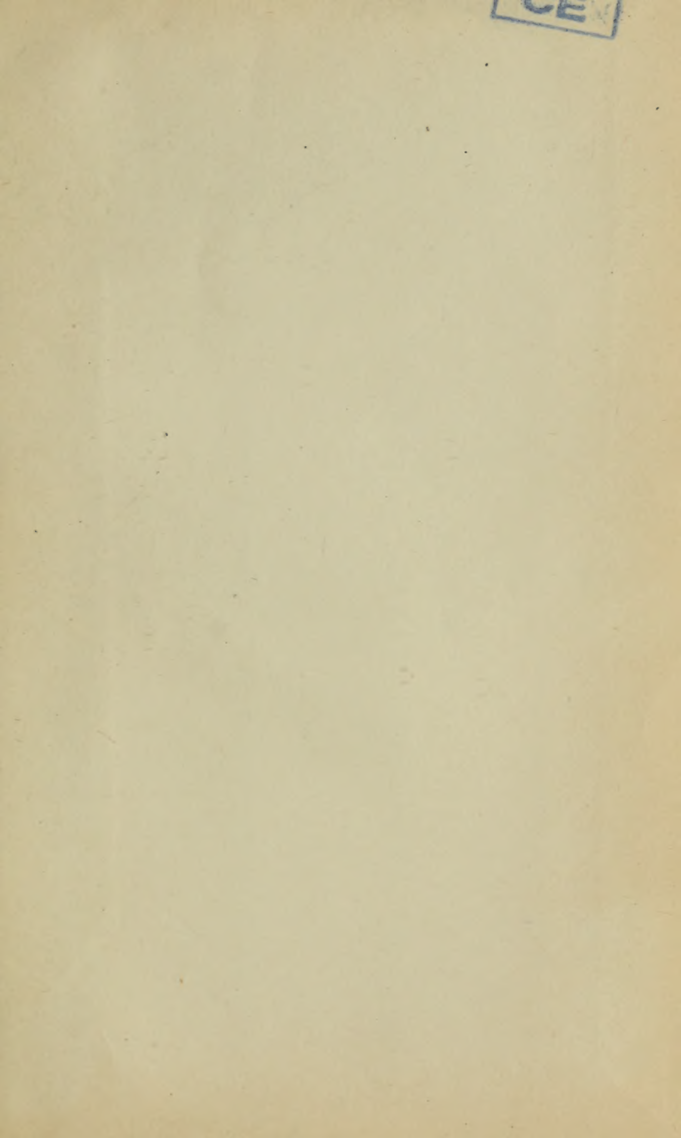
TABLE DES MATIÈRES

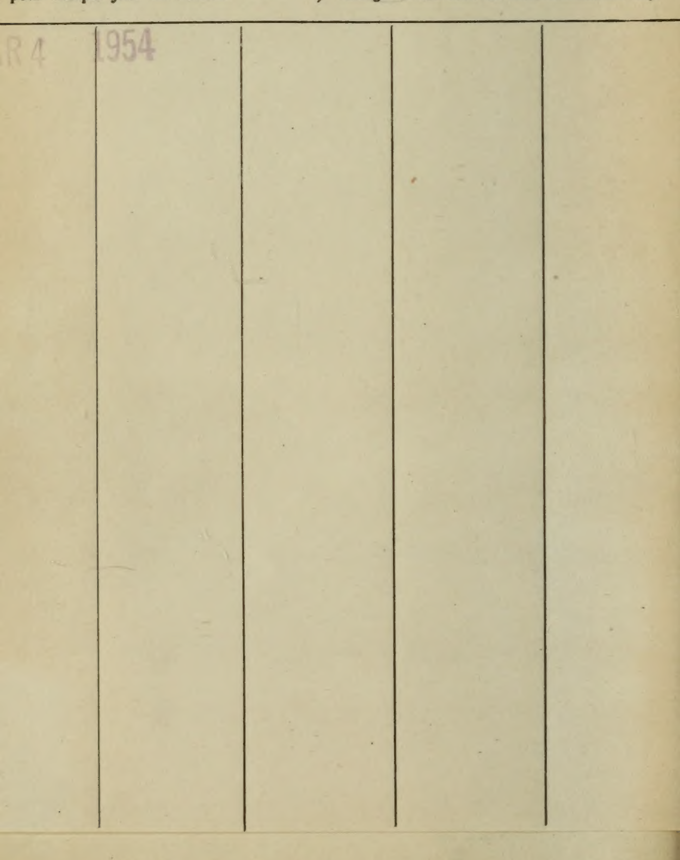
Pensées sur divers sujets de morale.

Lettres choisies.

1129-08. — Imp. des Orph.-Appr., F. Blétit, 40, rue La Fontaine, Paris-Auteuil.






R 4 1954

